



A TOUS LES FRANÇAIS

*La France a perdu une bataille!
Mais la France n'a pas perdu la guerre!*

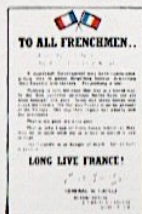
Des gouvernants de rencontre ont pu capituler, cédant à la panique, oubliant l'honneur, livrant le pays à la servitude. Cependant, rien n'est perdu!

Rien n'est perdu, parce que cette guerre est une guerre mondiale. Dans l'univers libre, des forces immenses n'ont pas encore donné. Un jour, ces forces écraseront l'ennemi. Il faut que la France, ce jour-là, soit présente à la victoire. Alors, elle retrouvera sa liberté et sa grandeur. Tel est mon but, mon seul but!

Voilà pourquoi je convie tous les Français, où qu'ils se trouvent, à s'unir à moi dans l'action, dans le sacrifice et dans l'espérance.

Notre patrie est en péril de mort.
Luttons tous pour la sauver!

VIVE LA FRANCE



G. de Gaulle
GÉNÉRAL DE GAULLE

QUARTIER GÉNÉRAL,
4, CANTON GAR
LON



D^r Alain Lefort
Bernard Lucas

LES HAUTS LIEUX DE LA RÉSISTANCE EN BRETAGNE

LES HAUTS LIEUX DE LA RÉSISTANCE EN BRETAGNE

D^r Alain Lefort
Bernard Lucas

Opération
flambeaux



IN : 2.7373.0919.0



ÉDITIONS
OUEST-FRANCE

ÉDITIONS
OUEST-FRANCE

Les hauts lieux de la Résistance en Bretagne

Les hauts lieux de la Résistance en Bretagne

Opération Flambeaux

PRÉFACE

C'est dans l'adversité que se révèle la force de caractère. Le présent ouvrage nous apporte une fois de plus la preuve que les hommes et les femmes de Bretagne sont « gens de caractère ».

Déjà, lors de la Première Guerre mondiale, aucune autre province n'avait payé un tribut aussi lourd que la Bretagne : le sacrifice de 250 000 Bretons avait alors montré l'attachement de cette région à la France et aux valeurs qu'elle représente.

Et pourtant, lors de ce premier conflit, la Bretagne n'avait pas été occupée ! Il n'est donc pas étonnant qu'à l'appel du 18 juin, les Bretons « voyant les Allemands arriver chez eux » aient été les plus nombreux cette fois encore, à rejoindre de Gaulle à Londres : ils représentaient le tiers des Français ayant rallié les Forces françaises libres outre-Manche ! L'exemple fameux de l'île de Sein dont tous les hommes quitteront leur île pour gagner Londres est une image forte de cette mobilisation qui a redonné l'espoir à la France.

Mais ceux qui sont restés n'ont pas failli à leur devoir ou plutôt, car le Breton est fier mais modeste, « ils n'ont fait que leur devoir ». « Réfractaires », « patriotes », « résistants », ils ont, tout au long de cette guerre, contribué à l'instauration d'un climat d'insécurité pour les forces occupantes ; ils ont aussi apporté aux Alliés les renseignements les plus utiles sur l'organisation de l'ennemi ; ils ont encore sauvé de nombreux aviateurs et marins alliés ; ils ont enfin efficacement épaulé les armées de libération au cours des longs mois qui se sont écoulés entre le débarquement en Normandie et la libération de toute la Bretagne...

Un des mérites de cet ouvrage est de rappeler le sacrifice de ces héros de l'ombre aux générations qui ont la chance de ne pas connaître la situation que leurs pères ont vécue. Toutes les stèles et

tous les monuments élevés en leur honneur sur l'ensemble du territoire breton doivent rester pour les plus jeunes d'entre nous, une source de réflexion et de fierté.

Je félicite et je remercie du fond du cœur l'Association des Français libres de Bretagne et les auteurs de cet ouvrage, qui constitue un mémorial de l'action combattante des Bretons pour la libération et la grandeur de la France.

Yvon BOURGES
Président du Conseil régional de Bretagne

L'OPÉRATION FLAMBEAUX

Année du centenaire de la naissance du général de Gaulle, 50^e anniversaire de l'Appel du 18 juin, il est juste que la France ait témoigné solennellement, en cette année 1990, sa reconnaissance envers celui qui fut, entre autres, le premier résistant de France.

Afin d'associer plus étroitement les provinces de notre pays à l'hommage qui lui est rendu, ce 18 juin, sur le plan national, l'Association des Français libres et l'Association nationale des Médaillés de la Résistance ont proposé que, de tous les hauts lieux les plus symboliques de la Résistance, partent des flambeaux qui, d'abord regroupés sur le plan départemental puis sur le plan régional, prendraient place dans les manifestations nationales organisées à Paris ce jour-là.

Notre Bretagne, qui fut, dès juin 1940, aux premiers rangs de la Résistance, est particulièrement riche en hauts lieux.

Il a donc été décidé de retenir, pour chacun de nos quatre départements, quatre hauts lieux comme point de départ de ces flambeaux, et ceux-ci, avant de gagner le chef-lieu de département, ont marqué une étape dans les plus importants de ces lieux qui jalonnent toute l'Armorique et témoignent du patriotisme des Bretons. Près de 80 de ces sites mémorables ont ainsi été honorés, ces 16 et 17 juin 1990, au cours de cérémonies solennelles qui ont jalonné ces émouvants pèlerinages.

Nous avons eu l'honneur d'être chargés de cette organisation ; ce sont ces « pèlerinages » que présente cet opuscule, réalisé en particulier avec l'aide du Conseil régional de Bretagne et de son président M. Yvon Bourges, ancien ministre du général de Gaulle.

Nous l'en remercions, comme nous remercions toutes les autorités civiles et militaires qui nous ont permis de mener à bien cette

entreprise, ainsi que tous nos camarades Médaillés de la Résistance et Français libres qui l'ont bâtie avec nous, entreprise qui a encore, si besoin était, resserré plus étroitement les liens entre les survivants de cette grande épopée que fut la Résistance, et permis de rendre hommage à tous nos camarades, combattants en uniforme ou soldats de l'ombre, qui ont sacrifié leur vie pour la Liberté.

Juillet 1990

Docteur Alain Lefort
Président de la Section Saint-Malo – Côte d'Emeraude
de l'Association des Français libres
Vice-Président de l'Association nationale
des Médaillés de la Résistance

Bernard Lucas
Président de la Section
de Rennes de l'Association
des Français libres
Médaillé de la Résistance

LE MESSAGE DE NOËL DU GÉNÉRAL DE GAULLE

C'est aux seuls Bretons que le 25 décembre 1941, le général de Gaulle avait tenu à réserver son message de Noël :

« La fidélité des Bretons n'a jamais été plus grande que dans le plus grand péril que la France ait jamais connu.

« Rien n'entame cette fidélité. L'invasion, la trahison, la corruption ne mordent pas mieux sur elle que la tempête ne mord sur le granit armoricain.

« Parmi les bons et purs Français — marins, soldats, aviateurs qui combattent toujours pour la France —, un sur trois est un Breton.

« Parmi les morceaux de la France qui lui gardent son âme vivante, aucun ne la garde mieux que la Bretagne prisonnière.

« Quand viendra notre victoire, quelle amie, quelle sœur, quelle fille sera plus près du cœur de la France ?

« Noël 1941 ! Noël de chagrin, de volonté, d'espérance ! Noël est une date d'honneur pour la Bretagne fidèle ! »

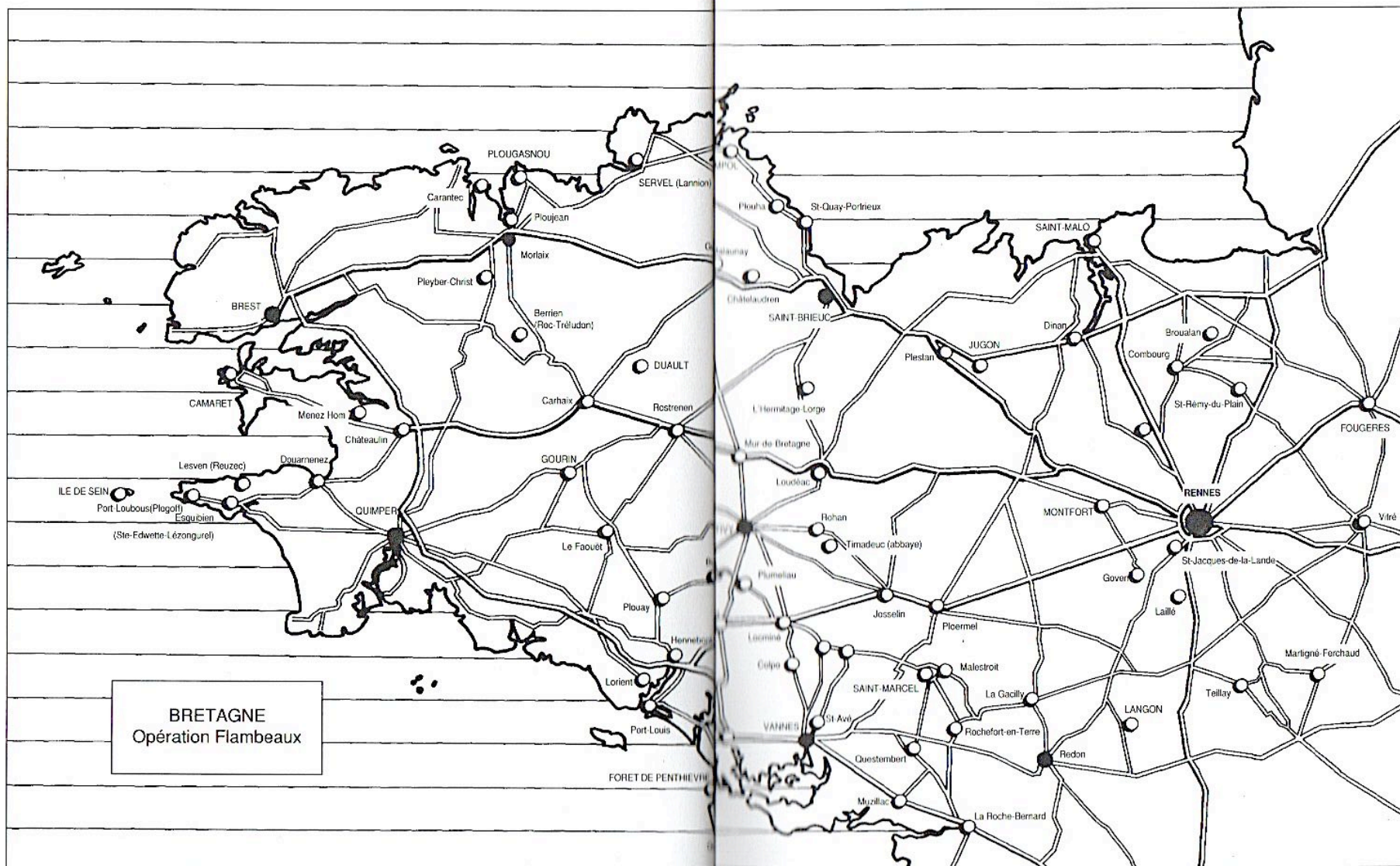
Plus tard, à l'intention des marins de la France libre, il écrivait :

« La vague ne détruit pas le granit.

« Vous, les marins de la France libre, ce que vous avez fait pour la France en poursuivant la lutte sur la mer, envers et contre tout, dans le plus grand drame de notre Histoire, rien, ni le temps ni les passions, ne l'effaceront jamais.

« Je vous salue, mes camarades. »

Charles de Gaulle



TRAJET DES FLAMBEAUX BRETAGNE

I ILLE-ET-VILAINE

1. SAINT-MALO – Broualan – Saint-Rémy-du-Plain – Combourg – Saint-Brieuc-des-Iffs – Rennes.
2. FOUGÈRES – Vitré – Louvigné-de-Bais – Rennes.
3. MARTIGNÉ-FERCHAUD – Langon – Teillay – Laillé – Rennes.
4. MONTFORT – Goven – Saint-Jacques-de-la-Lande – Rennes.

II CÔTES-D'ARMOR (1)

1. PAIMPOL – Plouha – Saint-Quay-Portrieux – Saint-Brieuc.
2. SERVEL (Lannion) – Malaunay (Châtelaudren) – Saint-Brieuc.
3. DUAULT – L'Hermitage-Lorge – Saint-Brieuc.
4. JUGON – Plestan – Saint-Brieuc.

III FINISTÈRE

1. FORT DE MONT-BARREY (Brest) – Brest (monument aux morts) – Nivot – Châteaulin – Quimper.
2. PLOUGASNOU – Carantec-Morlaix – Pleyber-Christ – Berrien-Tréludon – Châteaulin – Quimper.
3. ILE DE SEIN – Traversée canot de sauvetage – hélicoptère – Sainte-Edwette – Plogoff (Port-Loubous) – Esquibien (Lézongard) – Beuzen-Cap Sizun – Douarnenez – Châteaulin – Quimper.
4. MENEZ HOM – Camaret (Tas de Pois) – Châteaulin – Quimper.

IV MORBIHAN

1. FORT DE PENTHIÈVRE – Lorient – Hennebont – Baud – Locminé (Port-Legal) – Colpo – Saint-Jean-Brévelay – Plumelec – Saint-Avé – Vannes.
2. GOURIN – Le Faouët – Plouay – Bubry – Plumeliau – Locminé (Port-Legal) – Saint-Jean-Brévelay – Plumelec – Saint-Avé – Vannes.
3. PONTIVY – Rohan – Timadeuc (Abbaye) – Josselin – Ploërmel – Saint-Avé – Vannes.
4. SAINT-MARCEL (La Nouette) – Malestroit – La Gacilly – Rochefort-en-Terre – La Roche-Bernard – Muzillac – Questembert – Saint-Avé – Vannes.

(1) Le nom « Côtes-d'Armor » a remplacé « Côtes-du-Nord » en 1990.

ILLE-ET-VILAINE

L'ILLE-ET-VILAINE DANS LA RÉSISTANCE

Dès 1940, des groupes locaux de Résistance s'organisent, notamment à Saint-Malo et à Fougères. Un journal clandestin, « La Bretagne enchaînée », est diffusé de l'été 1941 à février 1942, à l'initiative d'un groupe rennais.

Le Front national, puis les F.T.P.F., se structurent à partir de 1942 ; des sabotages et des attentats sont commis, notamment contre le siège du Parti populaire français. 47 patriotes incarcérés à la prison de Vitré sont libérés le 30 avril 1944, évitant ainsi la déportation.

Parallèlement, des actions sont menées en coordination avec les services britanniques et la France libre ; des réseaux de renseignements et d'évasion se mettent en place.

Dans le cadre de la mission *Overcloud*, puis par le réseau Buckmaster et l'Armée secrète, 5 parachutages d'armes sont réceptionnés de 1942 à 1944.

Une particularité de la période d'occupation en Bretagne est la création de la « Bézenn Perrot » (milice Perrot) dont le siège est à Rennes. Opérant sous uniforme allemand, elle traque les patriotes et procède à des arrestations. Début juillet 1944, elle investit et disperse le maquis de Broualan qui, reconstitué à Argouge (Manche) participe aux combats de la Libération.

Le tribut payé par la Résistance, pour sa participation à la Libération, est lourd :

- 294 fusillés ou exécutés ;
- 546 déportés (dont 277 morts en Allemagne) ;
- 261 internés.

(Commission départementale d'information
historique pour la paix.)

... On ne saurait évidemment oublier que, dès juin 1940, bon nombre de jeunes — et de moins jeunes — de ce département, de la région malouine en particulier, furent, en Angleterre, parmi les premiers volontaires des Forces françaises libres.

SAINT-MALO, HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Saint-Malo est entré très tôt dans la Résistance.

Autour du 18 juin 1940, ayant — ou n'ayant pas — entendu l'appel du général de Gaulle, de nombreux jeunes Malouins, âgés de moins de 20 ans pour la plupart, s'évadaient par tous les moyens pour rallier l'Angleterre, dernier îlot de la résistance à l'invasion nazie.

Malgré tous les risques, toutes les représailles, ces évasions continuèrent sous l'Occupation. Tous n'arrivèrent pas, hélas ! et certains d'entre eux furent repris, condamnés à de lourdes peines, déportés, sinon fusillés.

A titre d'exemple, on peut rappeler la tragique épopée du « Buhara », un bateau de pêche acheté par quinze jeunes gens de notre région qui voulaient tenter d'aller rejoindre en Angleterre les Forces françaises libres.

Il prit la mer le 12 février 1941, dans la baie de La Fresnaye, par une nuit sans lune, mais fut arraisonné le lendemain par un patrouilleur allemand au large de Guernesey.

Arrêtés, ces quinze jeunes patriotes furent jugés le 19 mars 1941 par une cour martiale ; deux furent condamnés à mort et exécutés, douze aux travaux forcés à perpétuité et déportés en Allemagne ; un seul fut gracié en raison de son jeune âge.

Et Saint-Malo peut s'enorgueillir d'avoir donné, avec son arrondissement, plus de 250 volontaires à la France libre, la plupart marins, et bon nombre d'entre eux furent des premiers compagnons du général de Gaulle en juin 1940.

47 d'entre eux sont morts pour la France.

Mais nombreux furent aussi les Malouins qui, sur place, continuèrent la lutte contre l'ennemi.

En dépit des risques mortels encourus, dans cette place forte que fut Saint-Malo pendant 4 ans, plusieurs réseaux de Résistance, s'ignorant souvent entre eux, prirent naissance dès 1940 :

— Réseaux de renseignements et d'évasions (Claude, Delbo, Johnny, Jade-Fitzroy, O.R.A.) transmettant à Londres de précieux renseignements sur les mouvements de l'ennemi, l'armement de

leurs forces en particulier maritimes, assurant l'hébergement, le ravitaillement, le passage clandestin vers la frontière espagnole de résistants, de réfractaires, d'israélites, d'aviateurs alliés abattus, sans négliger tous les moyens de propagande et de manifestations anti-allemandes.

— Réseaux d'action, des F.T.P.F. en particulier, effectuant dès 1941 des sabotages divers, déraillements de trains, attaques de convois et de dépôts allemands ou de collaborateurs, organisation du maquis de Broualan.

Ici aussi, le prix payé a été très lourd, car tous ces réseaux furent à la longue démasqués, démantelés, de nombreux résistants furent fusillés, au mont Valérien entre autres, ou déportés sur les camps de la mort, ou abattus lors des combats de la Libération.

Et cette Libération, après « 4 ans sous la botte », déclencha le martyre de la ville elle-même, à peu près totalement incendiée et détruite en août 1944 pendant ces combats.

Il est donc juste que Saint-Malo ait été fait, le 9 juillet 1948, chevalier de l'Ordre national de la Légion d'honneur, avec la citation suivante : « Vieille cité corsaire au passé prestigieux, cité résistante et martyre dont la conduite de 1939 à 1945 constitue une nouvelle page de gloire.

« Faisant face aux coups de l'occupant, supportant avec courage et dignité les bombardements systématiques et les destructions vengeresses, offrant à la France les meilleurs de ses fils, a vaillamment résisté malgré ses ruines et ses deuils.

« Groupant autour d'elle les communes de Dinard, Paramé et Saint-Servan, représente le type de l'agglomération qui, durement atteinte, s'est comportée magnifiquement et a lutté jusqu'au bout pour la cause de la Libération.

« Cette nomination comporte l'attribution de la croix de Guerre avec palme. »

L'ENCLOS DE LA RÉSISTANCE

Afin de rendre un juste et digne hommage à tous ces volontaires malouins tombés pour la Liberté, la municipalité décida de leur consacrer, en plein cœur de la cité, un emplacement de choix, et, le 18 juin 1947, M. Guy La Chambre, maire de Saint-Malo, remit symboliquement cet enclos à l'Association des Français libres, qui le reçut au nom de toutes les associations issues de la Résistance.

L'enclos fut complété, le 18 juin 1962, par une stèle de granit évoquant le martyr des résistants, et reçut plus tard des urnes contenant de la terre provenant des anciens camps de déportation de Buchenwald et Dachau, et renfermant les cendres des martyrs morts dans ces camps.

Quant au rond-point des Français-Libres, implanté à l'entrée est de la ville, il rassemble les stèles qui marquaient le souvenir des Français libres dans les trois anciennes villes, avant leur fusion dans le grand Saint-Malo.

Il comporte un immense parterre où est tracée une grande croix de Lorraine, aspectée à l'est, vers celle de Colombey.

LE MAQUIS DE BROUALAN

Dans son livre « Cuguen sous l'occupation nazie », E. Desvaux écrivait en 1947 :

« Dès l'année 1943, des réfractaires de la région cancalaise et malouine se réfugièrent au château de Landal, ce qui devint plus tard le maquis de Broualan.

« En avril 1944, les groupes F.T.P. de la région malouine vinrent sur le bois de Buzot, pour y former une plate-forme de harcèlement et de liaison en vue du prochain débarquement des Alliés.

« Les chefs de Saint-Malo : Jouan, Dehaigne, Marguerite, Roland, installèrent le nouveau maquis qui devint rapidement important, et dont le centre fut le village de La Lopinière.

« On construisit des cabanes, des chemins de rondins, divers abris, et le maquis fut organisé aux confins de Cuguen et Broualan.

« De nombreux groupes y arrivent : les francs-tireurs et partisans de Saint-Malo, Dol, Cancale, Miniac, Saint-Méloir, Pleurtuit, Dinan, Ploubalay, etc. Des jeunes gens, parfois imprudents, se dirigent souvent ostensiblement vers Buzot...

« Et, le 7 juillet 1944, c'est le drame : cent cinquante miliciens environ, dont certains en uniforme allemand, fortement armés, encerclent et attaquent le maquis.

« Les fermes sont fouillées, pillées, plusieurs maquisards sont sauvagement torturés, tous les prisonniers sont embarqués en direction de Rennes, mais peu avant Saint-Rémy-du-Plain, le cortège s'arrêta : huit des patriotes sont regroupés près d'une carrière, de nouveau torturés, puis abattus à la mitrailleuse.

« Parmi eux, il y avait un officier américain. »

En 1946, Edouard Descottes (« Quatre ans sous la botte ») expliquait que les F.T.P.F., que commandait Louis Petri (« Commandant Tanguy-Loulou ») et dont le Q.G. était à Dinard, avaient tout mis en place, dès le débarquement allié du 6 juin 1944, pour isoler le Q.G. du colonel von Aulock, installé dans les souterrains du fort de la Cité à Saint-Servan, et commandant tout le camp retranché, en faisant sauter tous les câbles téléphoniques qui le reliaient à l'ensemble des formations allemandes.

52 charges de dynamite avaient ainsi été mises en place.

Edouard Descottes continue :

« Hélas ! rien ne sauta. Quel en fut le motif ?

« Ce fut le maquis de Broualan : tous les jeunes gens de la Résistance, ceux de moins de vingt-six ans, reçurent l'ordre de se rendre dans cette localité ; et comme c'étaient eux qui avaient préparé le dynamitage des câbles et qu'ils étaient absents, lorsqu'on eut besoin d'eux, ils ne purent remplir leur mission...

« Plusieurs monuments ont été élevés dans cette région de notre département, dont l'un dès le 7 juillet 1945, à l'endroit même de la tragédie, sur la commune de Saint-Rémy-du-Plain, qui se trouve dans l'arrondissement de Fougères, un peu en dehors de celui de Saint-Malo. »

LA RÉSISTANCE À COMBOURG

Dès 1942, la Résistance s'organisa dans la région de Combourg, et un groupe y fut créé par Louis Petri, responsable départemental du Front national.

Recherche de renseignements, établissement de faux papiers d'identité, hébergement de résistants ou de réfractaires au S.T.O., récupération d'armes, c'était l'activité de ces résistants jusqu'à la fin 1943 lorsque les Allemands aidés des miliciens (la S.P.A.C.) arrêtaient un certain nombre de ces patriotes qui furent emprisonnés à Rennes, torturés, puis finalement déportés à Dachau, dans le tristement célèbre « convoi de la mort » du 2 juillet 1944.

D'autres, plus chanceux, étaient encore emprisonnés à Vitré et furent libérés le 30 avril 1944 lors de l'attaque de la prison par le groupe Petri.

Malgré tout, un nouveau groupe de résistants se forma à Combourg en 1944, mais fut rapidement décimé.

Un monument devant la mairie et une plaque apposée place des Déportés rappellent le sacrifice de ces patriotes combourgeois.

SAINT-BRIEUC-DES-IFFS

Après avoir fait la guerre de 1914-1918 dans l'infanterie coloniale, blessé, titulaire de quatre citations et de la médaille militaire, Jean Nobilet vient s'installer à la Talmachère, en Saint-Brieuc-des-Iffs (Ille-et-Vilaine). Il y exploite une ferme d'environ 40 hectares, et en même temps, joue un rôle important dans l'organisation de la profession agricole en Bretagne.

Les événements de juin 1940 sont pour lui un véritable déchirement. Avec toute sa générosité, il accueille des réfugiés du Nord, et même une section entière de l'armée polonaise, à laquelle il fournit nourriture et vêtements.

Mais l'occupation lui devient de plus en plus pesante et, en 1943, il entre dans la Résistance active. Il n'hésite pas à abriter chez lui un officier anglais, « George », du réseau Buckmaster, et la Talmachère devient un centre d'émissions de radio et d'hébergement des agents de liaison.

Il va plus loin encore et accepte d'organiser sur ses champs un parachutage d'armes destinées aux maquis. Un message personnel est adressé à Londres : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. » Il servira de signal. L'opération a lieu dans la nuit du 6 novembre 1943, avec un succès complet. Trois tonnes d'armes sont ainsi réceptionnées et enterrées dans les containers. On prépare déjà un second parachutage. Malheureusement, les Allemands réussissent à démanteler le réseau. Dans la nuit du 27 novembre 1943, ils investissent la Talmachère et arrêtent tous les hommes présents : Jean Nobilet et son frère Albert, lui aussi glorieux combattant de la guerre de 1914-1918, les deux fils Mary, 18 ans, et Jean, 16 ans, les deux domestiques : Eugène Charpentier et Henri Levey, « George » l'officier anglais, et Louis Moyne son agent de liaison. Ils sont aussitôt emmenés à Rennes et incarcérés à la prison Jacques-Cartier.

Pendant de longs mois de souffrance et de labeur, trois femmes : Mme Nobilet, sa fille Marie et la fidèle Maria Thyard devaient assurer l'exploitation de la ferme.

On ignore le sort de « George ». Son assistant Louis Moyne fut déporté à Neueugamme, où il est décédé. Tous les autres furent déportés au sinistre camp de Mauthausen. Un seul d'entre eux devait revenir en 1945, Jean Nobilet, le plus jeune des fils.

Le monument de Saint-Brieuc-des-Iffs commémore l'héroïsme et le sacrifice des sept disparus.

FOUGÈRES. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

La Résistance dans le pays fougerais

La région de Fougères et Fougères même sont occupées dès le 17 juin 1940 au matin.

Le 18 juin, c'est l'appel historique du général de Gaulle.

Très vite, quelques personnes, dont le groupe Gallais, organisent dans toute la région fougeraise des caches d'armes récupérées lors de la débâcle de juin, un service de renseignements se constitue, courrier vers la zone libre et l'Angleterre.

Distribution de tracts et propagande anti-allemands par des militants et des membres des jeunesses du parti communiste.

C'est le début de la résistance à l'occupant.

En octobre 1941, sur dénonciation, l'ensemble du groupe Gallais (50 personnes environ) est arrêté : 14 de ses membres, déportés, connaîtront l'enfer des prisons et camps de la mort, son chef et sept de ses camarades seront décapités en 1943 en Allemagne. Quatre seulement survivront. Les autres membres du groupe seront relâchés, faute de preuve.

Entre-temps, d'autres groupes de résistants se sont formés : « Organisation spéciale » qui, début 1941, regroupe des ouvriers carriers, des ouvriers de la chaussure, des cheminots ; le « Front national » est créé pour mener une action de propagande, beaucoup de ses membres sont des militants communistes. La distribution de tracts, le renseignement, sont les principales activités en cette année 1941 et début 1942.

En octobre 1942, Thérèse Pierre, nommée professeur à l'E.P.S. de Fougères, prend en charge la propagande du F.N. et joue un rôle primordial dans l'extension des mouvements de Résistance (où se retrouvent des personnes de toutes tendances et de tous milieux professionnels) dans le pays fougerais, dans la fabrication de faux papiers pour les réfractaires.

Arrêtée en octobre 1943, elle décédera à la prison Jacques-Cartier de Rennes des suites des terribles tortures endurées, sans dévoiler aucun renseignement concernant son activité clandestine.

A partir de fin 1942, se forment des groupes de F.T.P. sous la direction de Louis Petri, chef départemental. Des opérations de sabotage sont entreprises dans tout le secteur de Fougères ; attentat contre le R.N.P., en avril 1943 ; le 14 juillet 1943, Jules Fontaine et son fils Roger lancent une grenade contre la Feldgendarmérie de Fougères (12 Feldgendarmes blessés, l'officier tué), arrêtés peu après, ils seront fusillés à la prison de Fresnes ; sabotage à la mine

de Montbelleux (wolfram) ; incendie de camions allemands, incendie aux garages Opel de Fougères ; dynamitage d'un transformateur E.D.F. à Saint-Brice-en-Coglès.

Au cours des années 1942 et 1943, de nombreux résistants du pays fougerais seront arrêtés et déportés par la suite vers les camps de concentration nazis, beaucoup y trouveront la mort, quelques-uns seulement connaîtront la Libération en avril 1945, mais reviendront dans un état de santé très précaire, certains décéderont assez rapidement des suites des tortures endurées. Sur 70 déportés, 51 décéderont dans les camps de concentration.

En 1944 se constituent des maquis (Saint-Marc-sur-Couesnon au moulin d'Evert où quatre F.T.P. seront tués, Saint-Rémy-du-Plain, plusieurs Fougerais rejoindront en Mayenne le maquis de Lignières-la-Doucelle ou cinq d'entre eux trouveront la mort lors de l'attaque du 13 juin 1944).

De nombreux parachutages d'armes ont lieu : Vieux-Vy-sur-Couesnon, Saint-Christophe-de-Vilains et surtout Fougerolles-du-Plessis en limite de la Mayenne. Les formations F.T.P. - F.F.I., sous le commandement de Louis Petri, participeront activement à la libération du pays fougerais, de juin à août 1944.

Un monument élevé à la mémoire de tous les fusillés, déportés, résistants de la région de Fougères rappelle le sacrifice qu'ils ont consenti pour que les générations futures vivent dans une France libre et prospère.

Ni haine – ni oubli.

VITRÉ. L'ATTAQUE DE LA PRISON

De nombreux résistants étaient enfermés à la prison de Vitré au début de l'année 1944, et Louis Petri fut averti qu'ils devaient être incessamment transférés à Angers en vue d'y être jugés par la « Cour spéciale ».

Il fallait donc agir sans tarder. Louis Petri rassembla ses hommes, une quinzaine, le matériel – échelles, armes, ravitaillement, pansements – et arriva près de la prison dans la nuit du 29 au 30 avril.

Grâce aux échelles, les murs furent escaladés, le bâtiment central encerclé, les gendarmes neutralisés et une cinquantaine de détenus « politiques » libérés, mais les détenus de droit commun furent laissés dans leurs cellules.

L'équipe en entier sortit sans encombre, et après avoir liquidé le traître responsable de toutes ces arrestations, prit le large par

groupes de dix en direction de La Bouëxière, point de ralliement fixé.

Malgré la traque menée par la police de Vichy lancée à leurs trousses, la plupart des évadés purent rejoindre le maquis et reprendre le combat.

Une plaque apposée à l'emplacement de l'ancienne prison de Vitré rappelle cet exploit.

LOUVIGNÉ-DE-BAIS. MÉMORIAL AUX FRÈRES AMYOT D'INVILLE

Jacques Amyot d'Inville. Saint-Cyrien, capitaine à la Légion étrangère, après une brillante campagne de France en 1940, se retrouve en Afrique du Nord en 1942, y participe aux durs combats pour la libération de la Tunisie, est tué le 29 avril 1943, alors qu'il combattait avec son unité, le 3^e R.E.I.

Gérald Amyot d'Inville. Religieux, lieutenant des Forces françaises de l'intérieur, entré dès 1940 dans la Résistance, il organise une filière d'évasion pour les prisonniers de guerre, puis pour les aviateurs alliés abattus ; prend une part de plus en plus active dans la Résistance, arrêté par la Gestapo en décembre 1943, torturé, déporté à Buchenwald, puis à Dora, où il décède le 27 janvier 1945.

Hubert Amyot d'Inville. Capitaine de frégate. Participe à la bataille de Dunkerque en 1940, son bateau est coulé sous ses pieds, il est de nouveau naufragé sur le bateau qui l'a recueilli. Rescapé, rejoint en juin 1940 le général de Gaulle ; participe comme officier en second, puis commandant du 1^{er} bataillon de fusiliers marins – puis 1^{er} régiment – à toutes les campagnes de la 1^{re} D. F. L. : Erythrée, Syrie, Libye, Bir Hakeim, El-Alamein, Tripolitaine, Tunisie, Italie et c'est à Viterbo qu'il est mortellement blessé le 10 juin 1944. Compagnon de la Libération.

MARTIGNÉ-FERCHAUD. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

C'est en 1942 que se forma le groupe de Résistance du secteur de Martigné-Ferchaud qui couvrait les communes de Retiers, d'Eancé, Forges-la-Forêt et Martigné-Ferchaud.

Les premières actions consistèrent à camoufler les réfractaires au STO, à donner des refuges à des aviateurs alliés, à deux soldats

indiens évadés, et même à des soldats africains également évadés de camps de prisonniers.

C'est un peu plus tard, vers juin 1943, que le capitaine François Vallée, des Forces françaises libres, parachuté en France par le réseau du colonel Buckmaster, prit contact avec le maquis de Martigné-Ferchaud par l'intermédiaire de Mme Prodhomme et de M. Jean Richard de Rennes.

Il fut alors décidé que le parachutage des adjoints du capitaine Vallée, Henry et le radio « George » se ferait à Martigné-Ferchaud.

Ce parachutage eut lieu le 25 juillet 1943 et l'équipe de réception au sol était composée du capitaine Vallée, de Jean Richard, Bernard Dubois, Georges Bourdais et Robert Tiercery.

Tout était prêt pour que le réseau puisse s'organiser et s'étendre rapidement. En quelques mois, il a couvert toute l'Ille-et-Vilaine, une bonne partie de la Loire-Atlantique, une partie du Morbihan et des Côtes-d'Armor ainsi que quelques communes en Mayenne.

Près de 25 parachutages d'armes furent effectués à Saint-Aubin-du-Cormier, Martigné, Châteaubriant, Les Iffs-Rougé, Sion-les-Mines...

La principale mission de ce réseau consistait à recruter, à équiper et à entraîner au combat des maquisards qui, pour la plupart, n'avaient pas fait leur service militaire.

Il assurait, en outre, la protection des réfractaires et la transmission à Londres de renseignements sur l'ennemi.

Malheureusement, à la suite d'imprudences et peut-être de dénonciations, de nombreuses arrestations devaient être opérées à la fin de 1943 et l'on peut dire qu'en janvier 1944 le réseau avait cessé d'exister.

Cependant, de nombreux survivants, qui avaient conservé des armes, se joignirent aux combats de la Libération. Le plus connu de ces groupes était commandé à Messac par un officier qui devait devenir plus tard commandant de la Région militaire à Rennes, le général Allard.

Mais le réseau Buckmaster avait payé un lourd tribut et en particulier le groupe de Martigné-Ferchaud où 24 personnes furent arrêtées dont 12 moururent en déportation, parmi lesquels on peut citer trois gendarmes de la brigade de Martigné et Mme Misériaux, mère de 6 enfants.

C'est la raison pour laquelle les survivants du réseau Buckmaster ont décidé d'ériger à Martigné-Ferchaud un monument à la mémoire de leurs cinquante camarades morts ou disparus en déportation.

LANGON

Dès le début de l'occupation allemande, un groupe de jeunes gens de Langon, ayant appris que Mlle Marie Moquet, demeurant à Port-de-Roche en Langon, avait une filière pour faire partir les prisonniers évadés s'étaient adressés à elle pour lui demander de les aider à rejoindre le général de Gaulle. Ces quatre jeunes étaient :

- Marcel Philippe
- Armand Jolivel
- Henri Coignard
- et Xavier Moquet.

Mlle Moquet les en dissuada, en leur montrant qu'il y avait beaucoup à faire sur place pour organiser la résistance à l'envahisseur.

C'est ainsi que fut créé, à l'initiative de Mlle Moquet, le premier groupe de résistants de Langon qui s'occupa, dans un premier temps, d'organiser des planques, fournir de faux papiers, ravitailler et escorter des prisonniers évadés.

Dans un deuxième temps, ils s'occupaient, toujours avec Mlle Moquet de réfractaires au S.T.O. et d'aviateurs alliés abattus.

Un peu plus tard, ce fut encore Mlle Moquet qui les mit en contact avec Jean Legal qui appartenait au réseau F.T.P.F. du commandant Petri. Ils reçurent alors des armes parachutées et des explosifs dont ils se servaient pour saboter la voie ferrée Rennes-Redon.

C'est très probablement aussi Mlle Moquet qui signala au même Jean Legal (de son vrai nom Francis Boursier, de Louvigné-du-Désert) la présence d'un groupe de réfractaires du S.T.O. parmi lesquels Raymond Provost, Lucien Letort et Albert Provost qui formèrent bientôt un deuxième groupe de combat, sous les ordres de Joseph Guérin. Ce groupe participa à un important parachutage d'armes sur les landes de Bagaron en Pléchâtel et, au moment du débarquement fit des destructions de voie ferrée au tunnel de Corbinière, au pont de Droulin et en divers autres emplacements.

Il y avait enfin à Langon un troisième groupe de résistants autour d'André Métayer, originaire de la région de Montfort et qui comprenait entre autres Auguste Guérin, qui sera fusillé plus tard.

Le groupe de Marcel Philippe fut envoyé par Mlle Moquet le 11 juin 1944 se joindre à Saint-Marcel aux parachutistes du colonel Bourgoïn. Il participa aux combats du 18 juin 1944 près du château de Sainte-Geneviève.

De retour à Langon, ce groupe reprit ses sabotages et fit sauter

en particulier la route du pont de chemin de fer de la Piais le 21 juillet 1944.

A l'arrivée des Américains, deux groupes se trouvaient réunis à Langon, celui de Marcel Philippe et celui d'André Métayer. Ils reçurent la mission d'empêcher les Allemands de faire sauter le pont de Port-de-Roche sur la Vilaine. Ils commencèrent leur garde au pont le 3 août au soir. Ils arrêtaient, pendant les deux jours suivants, une vingtaine d'Allemands dont une équipe qui était chargée de démolir le pont. Les prisonniers étaient remis, dès leur capture, à des Américains à Sainte-Anne-sur-Vilaine.

Mais deux des chefs de ce maquis devaient être tués : Francis Boursier (alias Jean Legal) à Pipriac le 3 août, Armand Jolivel, du groupe Philippe, fusillé le 6 août au Grand-Fougeray.

Enfin, dans la nuit du 6 au 7 août 1944 les deux groupes qui continuaient leur garde au pont de Port-de-Roche furent attaqués par trahison par une colonne blindée allemande venant de Guipry et arborant des drapeaux français. Six maquisards furent faits prisonniers, puis fusillés. Ce sont :

- Jean-Baptiste Lebreton,
- Auguste Guérin,
- Jules Lefrêche,
- Gabriel Nevou,
- Célestin Poullain,
- et Jean Lepère.

C'est à la mémoire de ces braves que fut érigé le monument de Port-de-Roche.

TEILLAY

Mlle Andrée Recipon habitait Laillé, à 15 kilomètres au sud de Rennes. Mais elle avait de solides attaches familiales près de Teillay. Sa sœur, Mme Michelet, habitait le château de la Roche-Giffard et elle-même était l'une des copropriétaires de la forêt de Teillay.

Dès l'occupation de la France par l'ennemi, en juin 1940, Mlle Recipon, qui avait fait, comme infirmière, la guerre de 1914-1918, se lança avec un courage et une modestie exemplaires dans la Résistance. D'abord en aidant les réfugiés, évadés et camouflés de tout bord en leur fournissant le gîte et la nourriture. Sa fabrication de faux papiers d'identité lui permit de sauver des centaines de réfractaires. Puis vint le temps des grands bombardements alliés et

ses deux bois de Laillé et de Teillay cachèrent de nombreux aviateurs alliés abattus lors des raids.

A Teillay, elle confia, avec l'aide de sa sœur, la responsabilité de la création d'un maquis à M. Eugène Vanneau dès le début de 1942. Plus tard placé sous les ordres du capitaine Linard, ce maquis groupa jusqu'à 80 jeunes.

Mlle Recipon, prévenue de son arrestation imminente, le jour même de sa fête, la Saint-André, le 30 novembre 1943, avait été obligée de fuir Laillé quelques heures avant que les Allemands ne viennent perquisitionner Laillé et la Roche-Giffard où Mme Michelet fut arrêtée.

Mais les mesures de sécurité avaient pu être prises et aucun aviateur, maquisard ou réfractaire ne fut arrêté.

Le maquis de Teillay put reprendre son activité, ponctuée de plusieurs accidents dus au maniement des armes. Il était en liaison avec le maquis de Saffré, non loin de Nord-sur-Erdre, en Loire-Atlantique. Quand l'ordre fut donné aux maquis d'entrer en action, ceux de Teillay rejoignirent Saffré.

C'est là que, le 28 juin 1944, les Allemands encerclèrent le maquis, tuèrent 13 maquisards lors du combat et fusillèrent 27 prisonniers après le combat.

Mlle Recipon, fin 1943, avait rejoint la région lyonnaise où elle continua son admirable travail de résistante.

Son retour à Teillay et à Laillé fut fêté par la population tout entière dont elle était adorée. Sa devise était : « J'y crois, j'y vais. »

MONTFORT-SUR-MEU. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

C'est en 1940, dès le mois de juin, que trois groupes de Résistance se forment en Ille-et-Vilaine, et que leur fusion est rapidement décidée dans le bureau d'André Simon, chef du service de la Recette municipale de la Ville de Rennes, en présence de MM. Etienne Maurel, Victor Janton, professeur, André Ménard et Louis Normand, étudiants.

Victor Janton fut chargé de la rédaction des tracts. Etienne Maurel, Louis Normand, André Ménard, Louis Régnault et Guy Le Corre des renseignements, de la diffusion des tracts et des sabotages. André Simon organise des passages en zone non occupée et l'établissement des fausses cartes d'identité avec le concours de Mlle Léone Gérard, Yves Mahé, chef du service de l'état civil de Rennes et Mlle Salmon, belle-sœur du secrétaire de mairie de Montfort.

Des contacts sont pris avec Londres par la voie de la zone non occupée par l'intermédiaire de Denis Tiriot, du professeur Thoraval et de Mme veuve Piquet.

Le journal « La Bretagne enchaînée » – le docteur Lavoué fut l'auteur du titre – est créé par les étudiants du groupe Maurel. A la suite de l'arrestation de Victor Janton le 29 août 1941, la totalité de la rédaction du journal fut assurée par André Simon, notamment celle de cinq éditoriaux. Les stencils des articles furent frappés par Léone Gérard.

« La Bretagne enchaînée » est tirée à 5 000 exemplaires et diffusée notamment par les familles Maurel, Tiriot, Ménard et Normand avec le concours de nombreux camarades.

C'est à la suite d'entrevues avec deux officiers venus de Londres que le groupe Maurel est organisé militairement. Etienne Maurel, comme secrétaire de mairie, est nommé responsable régional et André Simon, responsable départemental.

Ils préparent la formation de groupes de combat avec le concours de M. de Langle à Montfort, André Denoual, François Bodenez, les lieutenants de réserve Georges Batail et André Sautier et le commandant Quédillac de Rennes.

A la fin septembre 1941, Guy Le Corre et Louis Régnault sont plus particulièrement chargés du relevé d'un éventuel terrain de parachutage.

C'est à la suite des renseignements communiqués à Londres que, dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1942, a lieu à Montfort le premier parachutage d'armes et de matériel en Ille-et-Vilaine.

Etienne Maurel en assume la réception sur le terrain assisté de MM. Edouard Le Deuff, Pierre Dalibot, Louis Normand, Pierre Cazin et Barbé de Saint-Malo. Les camouflages sont effectués par Maurel avec le concours de MM. Le Corre, Varin, de Cyresne, de Langle, Dalibot, Barbé, Bourges et Madeleine Salaun.

En octobre 1941, Alain de Kergorlay, parachuté de Londres, apporte son concours au groupe Maurel et installe un poste émetteur dans le grenier de la maison de ce dernier. Son activité se développant, il fait venir d'Angleterre son camarade Cazin, en décembre 1941. Deux postes émetteurs sont donc installés à Montfort. Une panne de secteur étant survenue à Montfort, Pierre Cazin transfère son poste à Rennes chez Mme Normand, courant janvier 1942.

Alain de Kergorlay étant parti en voyage, son poste reste à Montfort et est camouflé, car il s'avère dès le lendemain du para-

chutage que la Gestapo a été approximativement informée. La Gestapo arrête les voisins de Maurel (M. et Mme Ronceray) et, mieux renseignée, tend pendant 3 mois au domicile de Mme Normand à Rennes une souricière dans laquelle tombent Mme Normand bien sûr, ses deux fils, André Ménard, Pierre Cazin et des amis de la famille Normand.

Le 12 février 1942, Etienne Maurel est arrêté par la Gestapo. Il a le temps de jeter dans la fosse des W.-C. le quartz du poste émetteur (que nous retrouverons intact en 1988 ; il porte le n° R 34 689 KC).

MM. de Langle, Dalibot et Varin se retrouvent à la chapelle de la Morinais où a été dissimulé le matériel. Les containers seront immergés dans une pièce d'eau à proximité.

Mme Renée Maurel est arrêtée le 23 août 1942 en même temps que MM. Bourges et Barbé, et déportée.

En juillet 1944, les containers seront récupérés tous intacts, les armes, munitions et explosifs seront utilisés par les F.F.I. qui feront notamment sauter la voie ferrée et une locomotive à la Brohinière.

MM. Etienne Maurel, André Ménard, P. et L. Normand, de Cyresme sont morts en déportation.

Montfort-sur-Meu mérite bien d'être cité comme haut lieu de la Résistance en Ille-et-Vilaine.

GOVEN. Ferme de Bolac à Goven

1944 – Un bonheur paisible semblait entourer la ferme de Bolac, abritée près du bois de l'Enclos un peu en retrait du carrefour des routes Goven-Chavagne, Bréal-Blossac.

Le fermier, Emile Gernigon, n'était pas de ceux qui peuvent s'abandonner à une douce quiétude quand le pays tout entier est meurtri et, en 1941, peu après la démobilisation il entre dans la Résistance aux côtés du Dr Dordain de Mordelles.

La ferme de Bolac était un refuge pour les F.T.P. et une cache d'armes pour les résistants.

Emile Gernigon fut dénoncé aux nazis par un de ceux qu'il avait abrités et qui, torturé par la Gestapo, ne put résister à l'inquisition de ses tortionnaires.

Le 24 mai 1944, dans la douceur du soir, deux voitures automobiles pénétraient dans la cour de la ferme ; des hommes armés, les uns en civil, d'autres en uniformes sautent à terre et encerclent tous les bâtiments. Emile Gernigon, qui était au jardin fut aussitôt arrêté, son frère André et un ouvrier agricole Amand Daniel qui essayaient

de s'enfuir furent également arrêtés. Tandis que les trois hommes étaient maintenus devant la maison, les nazis fouillaient celle-ci de fond en comble et découvraient des armes.

Emile Gernigon et son frère André furent enfermés dans une voiture qui démarra aussitôt pour s'arrêter sur la route de Goven.

Les Allemands restés à la ferme ordonnèrent à Mme Gernigon de faire sortir les vaches de l'étable et entreprirent d'arroser les bâtiments avec de l'essence et y mirent le feu.

Pendant ce temps les gardiens d'Emile et André Gernigon les firent descendre de voiture pour les obliger à regarder leur ferme qui était la proie des flammes.

Les jours suivants les Allemands revinrent à la ferme incendiée, interrogeant et brimant la pauvre Mme Gernigon, sans abri, bouleversant le jardin par de nouvelles fouilles.

Emile Gernigon, après d'horribles souffrances, fut condamné à mort et exécuté le 30 mai avec 18 de ses camarades. André Gernigon et Amand Daniel, après avoir été torturés, furent déportés en Allemagne dans les bagnes nazis.

RENNES. Caserne du Colombier

Sur son emplacement s'élevait au XVII^e siècle le manoir du Colombier. Ce manoir appartenait en 1513 aux Le Faye et en 1953 aux Subtil. A cette époque, les Visitandines, se trouvant trop nombreuses dans leur couvent de la rue des Fossés, l'achetèrent et y établirent un deuxième monastère. Elles furent chassées en 1792 et le couvent fut loué à des particuliers ; la loge maçonnique l'occupait même quelque temps. De 1825 à 1830 de grands travaux y furent entrepris pour y installer une maison de réclusion ; ce projet fut abandonné et le Colombier fut cédé à l'administration de la guerre qui le transforma en caserne.

Pendant l'Occupation, de 1940 à 1944, la caserne du Colombier fut utilisée par l'armée allemande.

Au lendemain du débarquement en Normandie, le 8 juin 1944, 32 résistants français et espagnols, incarcérés à la prison Jacques-Cartier pour activité de francs-tireurs, furent fusillés dans une cour de la caserne du Colombier.

Aujourd'hui la caserne du Colombier a disparu, faisant place à des constructions modernes.

La municipalité a voulu perpétuer la mémoire de ces résistants en élevant une stèle sur l'emplacement géographique du lieu de leur exécution (place du Maréchal-Juin).

Le mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation d'Ille-et-Vilaine a été érigé en 1975 dans l'ancien périmètre de la caserne du Colombier (aujourd'hui place du 50^e R.A.).

C'est de Rennes, le 18 juin 1940, que partirent avec l'aide du journal « L'Ouest Eclair », une dizaine de jeunes Rennais, qui purent s'embarquer à Paimpol et gagner l'Angleterre pour s'engager dans les Forces françaises libres. En étaient René Olive, disparu en février 1942 avec le sous-marin Surcouf et François Lesaint, disparu à Bir Hakeim. Cinq autres étaient présents à cette célèbre bataille du désert.

SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE. La Maltière

Avant la seconde guerre mondiale, le lieu-dit « la Maltière » était un terrain militaire qui servait à entreposer des munitions. Dans ce terrain, un stand de tir (le Polygone) avait été aménagé, où les recrues cantonnées à la caserne Foch à Rennes allaient s'entraîner.

En 1940, après l'arrivée des Allemands, tous les bâtiments et casernes militaires furent occupés et utilisés ; c'est ainsi que le stand de tir situé à la Maltière fut le lieu d'exécution des patriotes.

Arrivés à Rennes le 18 juin 1940, les Allemands ne tardent pas à faire régner la terreur puisque, le 17 du mois suivant, Marcel Brossier est fusillé pour avoir sectionné des fils téléphoniques.

Les recherches faites pour connaître le nombre de patriotes fusillés en ce lieu font apparaître l'exécution de :

– Robert Barbé le 4 octobre 1941,
qui est suivie de celles de :

– François Clavery,
– Marcel Boschet,

ensuite c'est la tragédie du 30 décembre 1942 où 25 patriotes sont exécutés au même endroit.

Les motifs des arrestations successives sont des actes de sabotage, la centralisation et la diffusion de tracts contre l'occupant, fruit de la collaboration des services de sécurité allemands et de la police française aux ordres du gouvernement de Vichy et plus particulièrement de la S.P.A.C. (police anticomuniste).

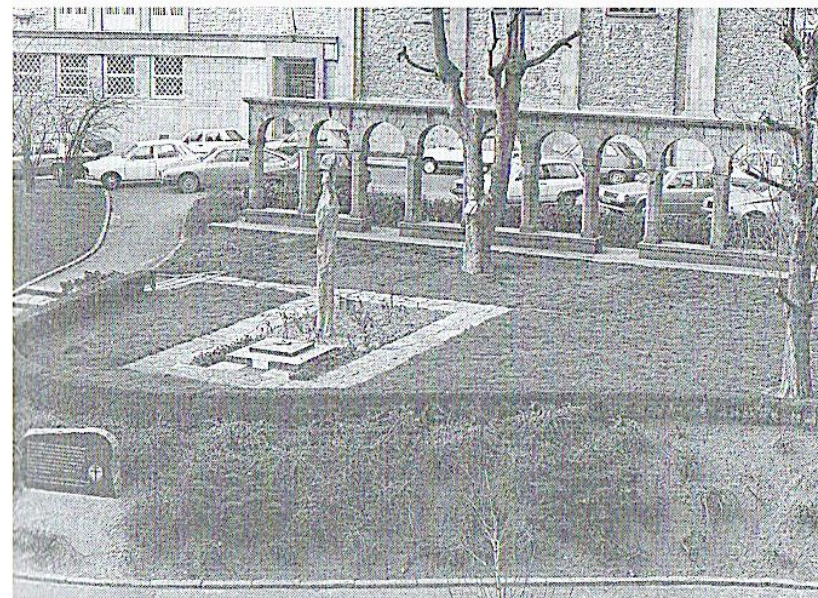
Incarcérés à la prison militaire de la rue Saint-Hélier (où se trouve aujourd'hui la Maison de la Culture), les résistants sont transférés à la prison Jacques-Cartier sous contrôle allemand.

Ils sont jugés dans la salle des assises du palais de justice ;

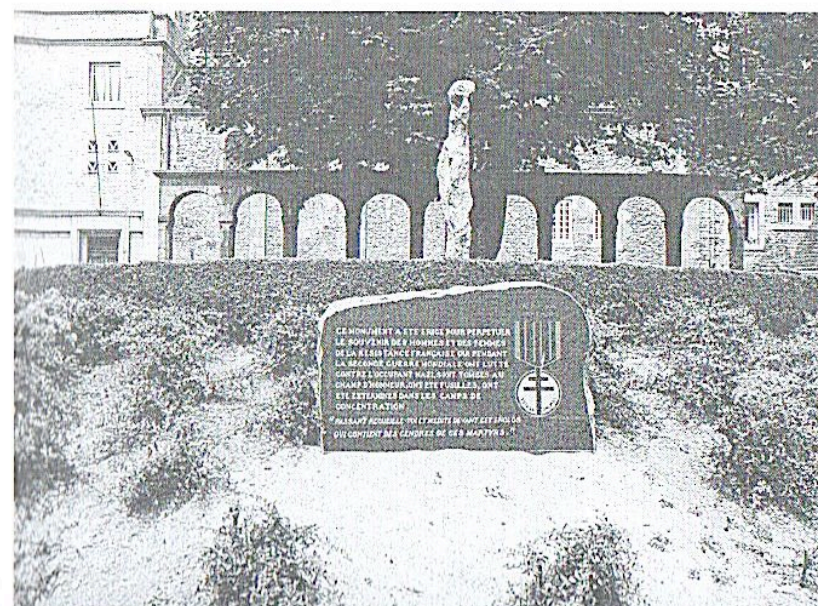
l'audience dure du 15 au 22 décembre 1942. Le jugement intervint le 22 et devient exécutoire le 29 décembre par décision du Militär-befehlshaber en France qui en ordonne l'exécution.

Au cours de l'année 1943 et jusqu'à la Libération nous relevons les noms de 43 patriotes fusillés, morts pour la France.

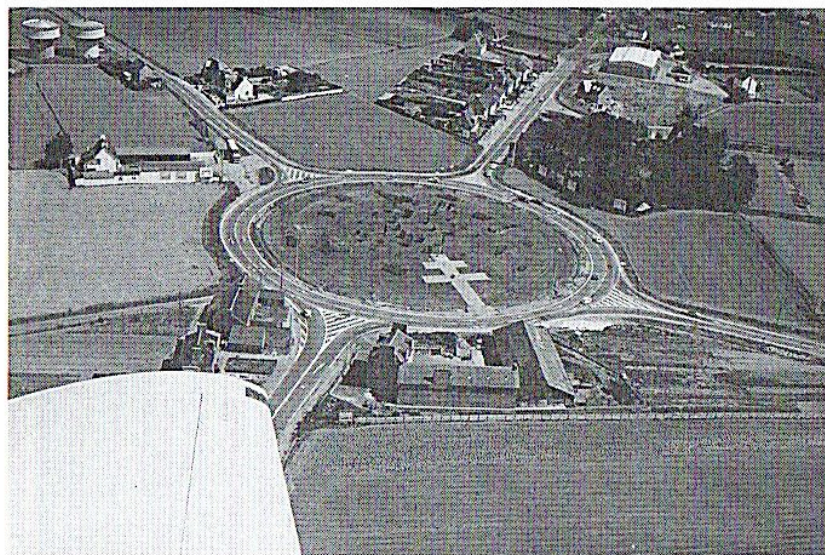
Le 25 mars 1961 la commune de Saint-Jacques-de-la-Lande devient propriétaire de l'emplacement du terrain et conserve la butte des fusillés, permettant à tous de venir se recueillir en ce lieu du souvenir.



Saint-Malo. L'enclos de la Résistance.



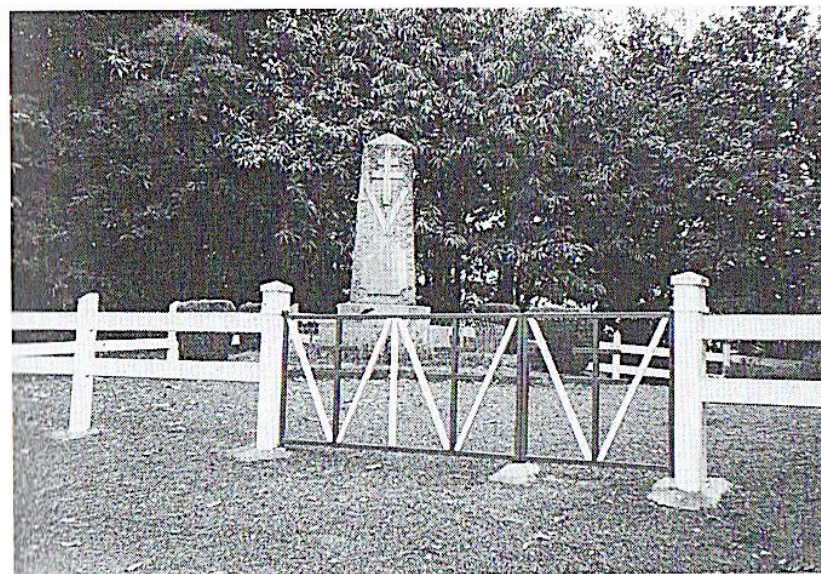
Enclos de la Résistance. Stèle érigée le 18 juin 1983, en même temps qu'était inaugurée la « place Jean-Moulin », qui jouxte l'enclos.



Saint-Malo. Le rond-point des Français-Libres.



Broualan. Monument élevé près de Broualan, à la mémoire de René Capitain et de ses compagnons, martyrs de la Résistance.



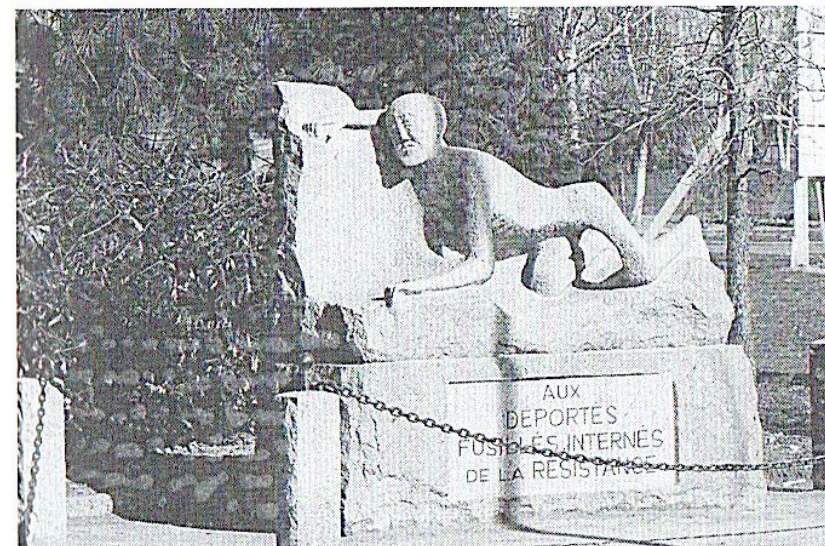
Saint-Rémy-du-Plain. Monument élevé à la mémoire des maquisards de Broualan sur le lieu de leur supplice.



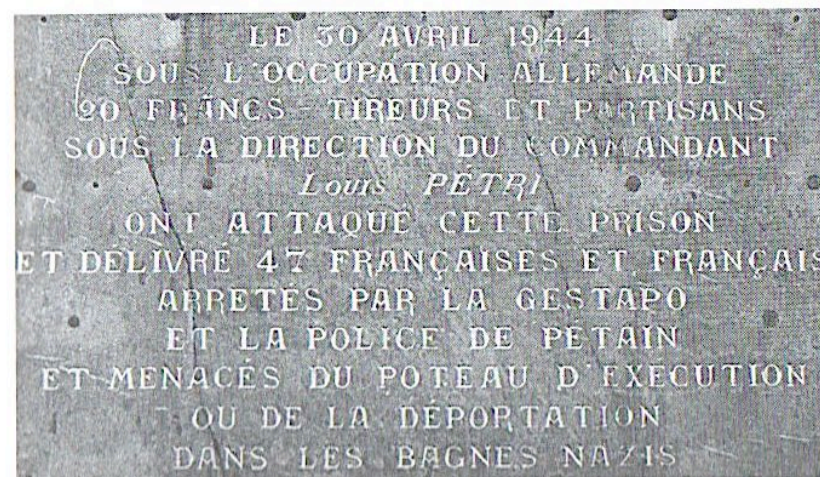
Ville de Combourg. Stèle du monument aux morts.



Saint-Brieuc-des-Iffs. Monument à la mémoire de Jean Nobilet et de ses compagnons.



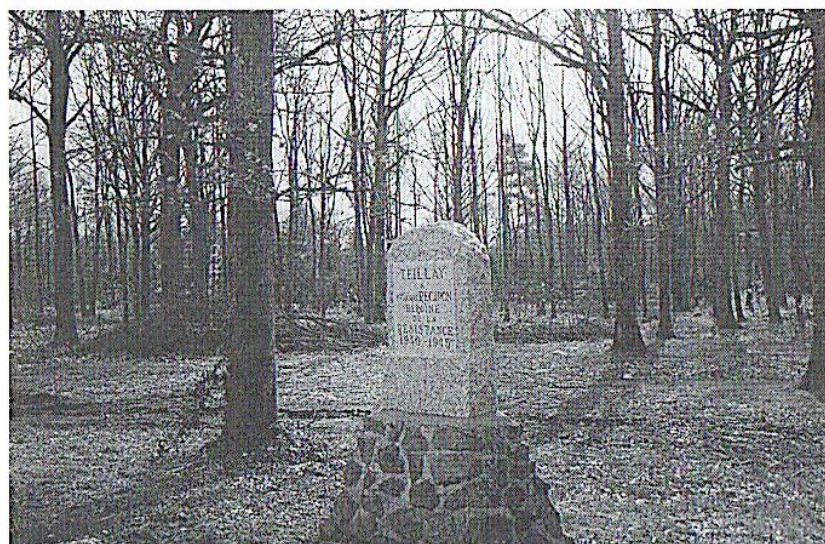
Fougères. Monument aux déportés, fusillés. Résistants du pays fougérais.



Plaque scellée en avril 1946 sur un mur de la prison de Vitré.



Monument érigé à la mémoire des 50 résistants du réseau Buckmaster décédés ou disparus en déportation (1944-1945).



Teillay. A l'entrée de la forêt de Teillay.
Teillay à Mlle Recipon héroïne de la Résistance (1940-1945).



Langon. Lieu-dit Port-de-Roche.

A nos fils fusillés le 6 août 1944 :

- Armand Jolivel
- Jean-Baptiste Lebreton
- Auguste Guérin
- Jules Lefrêche
- Gabriel Nevou
- Célestin Poullain
- Jean Lepère

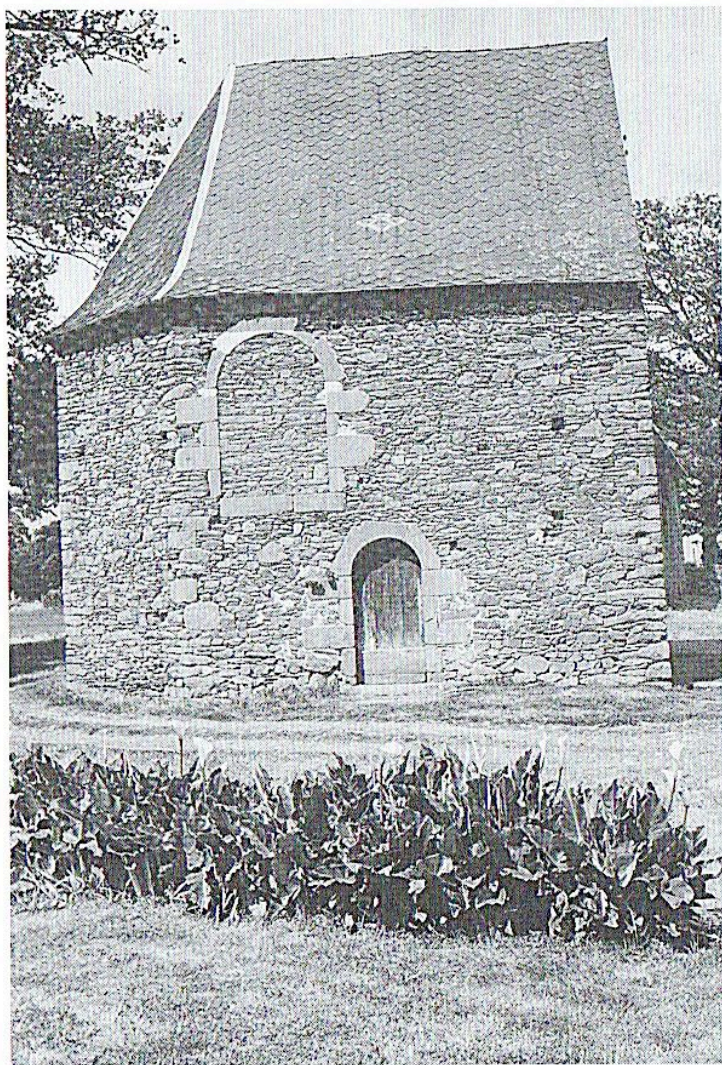
Fusillé à Angers :

– Pierre Porcher

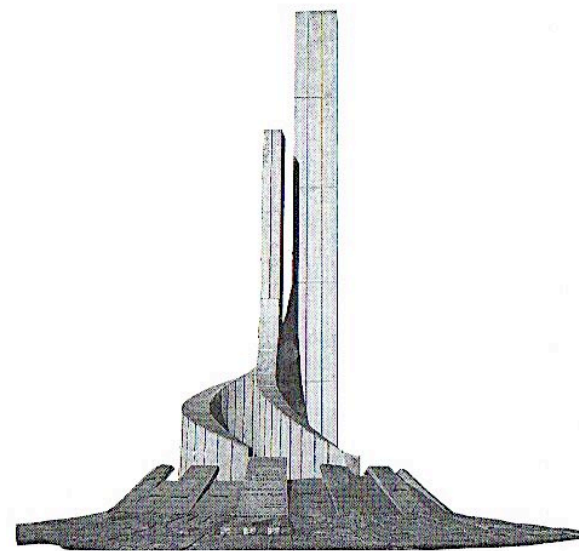
Mort en déportation :

– Jean-Baptiste Rimbaud

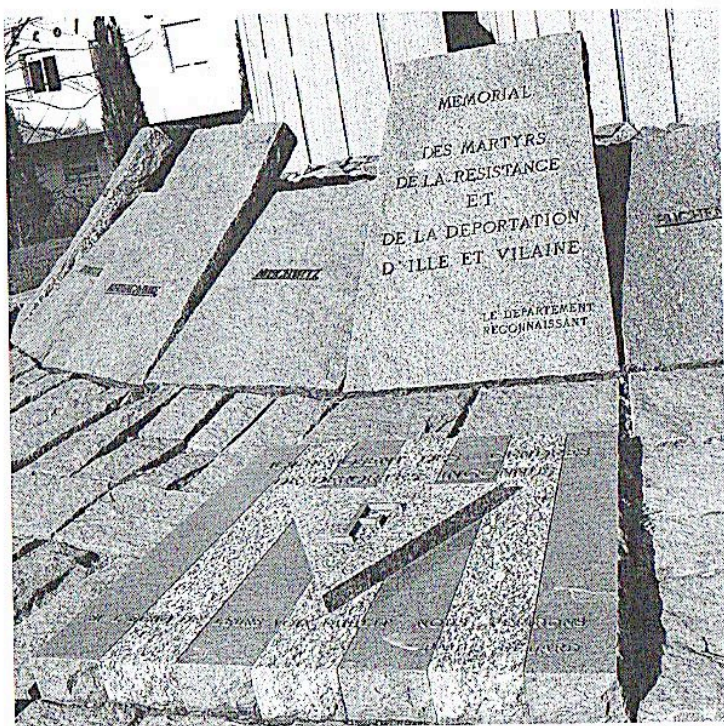
Au fond, la propriété de Mlle Marie Moquet.



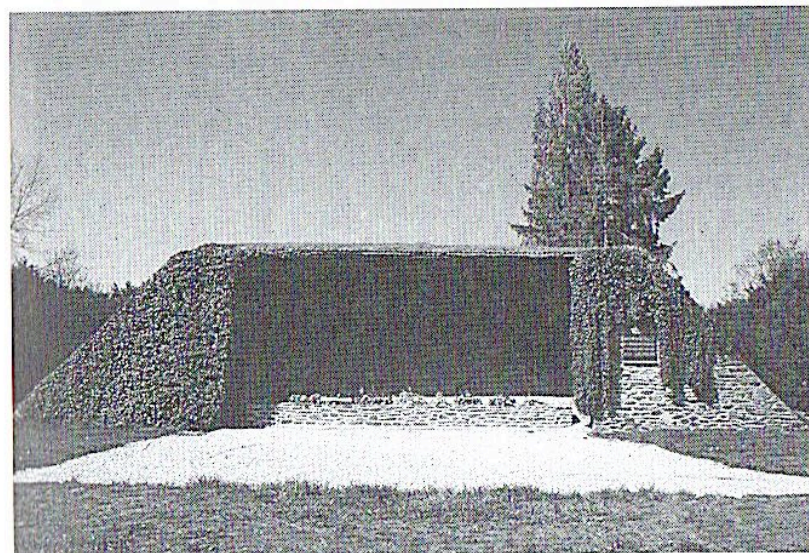
Goven. Les restes de la ferme de Bolac.



Rennes. Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation.



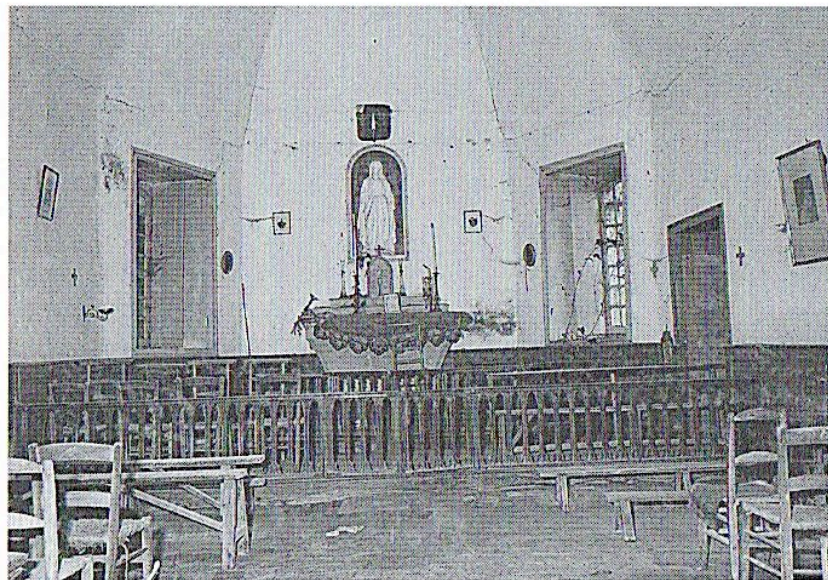
Le mémorial de la Résistance et de la Déportation, à Rennes.



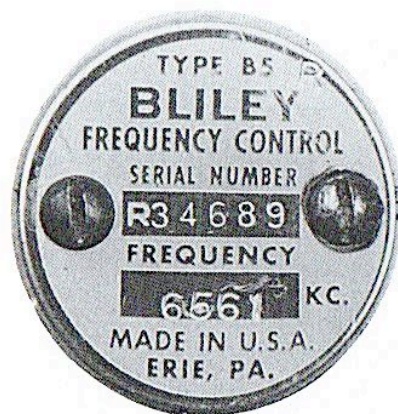
La Maltière : butte des Fusillés.



Porte de la chapelle de la Morinais (propriété appartenant à M. Fleuriot de Langle).



Intérieur de la chapelle où furent entreposés les contenaires jusqu'au 12 février 1942, date de l'arrestation de M. Maurel.



Quartz jeté dans la fosse des W.-C., le jour de l'arrestation de M. Maurel par la Gestapo, et récupéré en juin 1987 lors de travaux.



Le quatrième container (qui émergeait), enterré par M. Corduan et un fermier, en mai 1942, et accroché par un soc de charrue en 1982.

CÔTES-D'ARMOR

LES CÔTES-D'ARMOR DANS LA RÉSISTANCE

Les Côtes-d'Armor sont occupées à partir du 18 juin 1940, pratiquement sans combats. La débâcle fait affluer 300 000 réfugiés en juin ; la défaite coûte 27 000 prisonniers.

Cependant l'esprit de Résistance naît très tôt : dès juin 1940, des hommes rejoignent les F.F.L. à partir de la région de Paimpol. De 1940 à 1943, plusieurs départs par mer sont signalés avec des succès mais aussi des échecs désastreux (le « Viking » de Saint-Quay-Portrieux) jusqu'à l'organisation de l'un des plus importants réseaux de France d'évasion des aviateurs alliés en 1944. Ce réseau Shelburne évacue ainsi, en 9 opérations, 135 personnes par la plage Bonaparte de Plouha.

Dès 1941, une fraction non négligeable de la population rejette l'occupant et le régime de Vichy, tandis que les partis collaborationnistes et même le P.N.B. ne se développent que faiblement. En revanche, dans les villes et dans le Trégor, on écoute la B.B.C. et une active propagande gaulliste est enregistrée. Réorganisé en 1940-1941, le parti communiste clandestin se manifeste en 1942 par des sabotages et des attentats des F.T.P.F. (Saint-Brieuc, Guingamp...). Déjà, signe de la naissance d'une Résistance diffuse, les premiers attentats ont lieu en 1940 et en 1941 (coupure de fils téléphoniques) et un premier groupe, celui de R. Barbé, est démantelé à Lannion en décembre 1940.

1943 est l'année de la naissance et du développement rapide des mouvements de Résistance : d'abord le Front national, puis Libération Nord, Défense de la France et l'Organisation civile et militaire (O.C.M.), alors que les jeunes rejettent massivement le S.T.O. (4 601 réfractaires en juillet 1943). Les F.T.P., de plus en plus actifs

dans l'ouest du département (« la Marseillaise »), préparent l'insurrection de juin 1944. La montée au maquis des F.F.I. provoque des combats (Squiffiec, Pommerit-Jaudy, Plésidy, Paule...) et des rafles suivies d'exécutions (Plestan, Malaunay, L'Hermitage-Lorge, Ser-vel). La base Sanwest des parachutistes S.A.S. à Duault est dispersée dès le 12 juin mais les F.F.I., armés par 64 parachutages, n'en réalisent pas moins 268 sabotages. Les F.F.I. ouvrent la voie aux troupes américaines à partir du 2 août, non sans combats meurtriers (Merdrignac, Loudéac...) et participent à la Libération (Saint-Brieuc, Lannion).

Plus de 750 personnes ont été tuées, fusillées, suppliciées par les Allemands. Il y eut 585 déportés dont 54,4 % ne rentrèrent pas des camps.

(Commission départementale d'information
historique pour la paix.)

PAIMPOL. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Paimpol est un port situé à 41 km à l'ouest de Saint-Brieuc. De nombreux bateaux de pêche et de plaisance (« Gabriel Faroult » - « Manou » - « Reine Astrid », etc.) sont partis de ce port pour rejoindre l'Angleterre en juin 1940 emmenant avec eux des centaines de jeunes. Une promotion entière de l'école d'hydrographie de Paimpol, avec un groupe de jeunes Rennais dont aucun n'avait 20 ans, a gagné l'Angleterre le 18 juin 1940, permettant à la France libre d'armer un grand nombre de navires de guerre et de commerce. Paimpol peut donc être considéré, dans les Côtes-d'Armor, comme le symbole des premiers ralliements à la France libre.

Un monument national y a été érigé en 1988 par les F.F.L. à la gloire des marins marchands et des pêcheurs de la France libre, ces obscurs combattants volontaires de la Résistance, dont 1 000 sur 4 000 disparurent.

PLOUHA. Mission *Shelburne*

La mission *Shelburne*, confiée à deux officiers canadiens français (Lucien Dumais, chef de mission, et Raymond Labrosse, radio) avait pour but le rapatriement en Angleterre d'un maximum de pilotes et navigants de la R.A.F. et de l'U.S. Air Force, tombés en mission sur l'Allemagne et les territoires occupés.

La plage de l'anse Cochat, en Plouha, fut choisie et agréée par la Royal Navy pour ces opérations. Elle prit le nom de code de *Bonaparte*.

Pris en charge par des convoyeurs, en général à la gare de Saint-Brieuc, les aviateurs étaient conduits chez les hébergeurs.

Les Motor's Gun Boats (M.G.B.) mouillaient à 1 800 mètres environ du rivage.

Il y eut neuf opérations d'embarquement, de nuit. La première eut lieu dans la nuit du 28 au 29 janvier 1944. Au total, 135 aviateurs et 15 agents alliés devaient ainsi être acheminés vers l'Angleterre (Darmouth) sans qu'il y eût la moindre arrestation. Les opérations se succédèrent à un rythme si régulier que les Britanniques avaient baptisé la vedette M.G.B. « l'autobus de la Manche ».

Un menhir de granit, dressé sur la falaise de l'anse Cochat à la gloire des réseaux d'évasion, rappelle cet exploit. Tous les ans, une importante cérémonie patriotique y est organisée. Aux mâts de pavillon flottent les emblèmes nationaux des pays impliqués dans ces opérations : France, Grande-Bretagne, Canada, U.S.A. et même U.R.S.S.

SAINT-QUAY-PORTRIEUX

Port de pêche situé entre Plouha et Saint-Brieuc.

Il a été particulièrement marqué par la tragédie du « Viking ». Le 6 avril 1943, ce petit bateau de pêche s'évadait de Saint-Quay avec à son bord 21 jeunes qui ralliaient les Forces françaises libres en Angleterre.

Malheureusement, il fut intercepté par la Kriegsmarine en Manche.

Tous furent déportés, 6 seulement revinrent des camps de la mort. Monument sur le chemin de ronde.

DUAULT. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Duault est situé près de Callac, à 35 km environ au sud-ouest de Guingamp.

Cette région boisée convenait parfaitement pour y accueillir des maquis. Pour soutenir et encadrer les maquisards, les 5 et 6 juin 1944, furent lâchés dans la forêt de Duault plusieurs unités de S.A.S., appartenant au 2^e régiment F.F.L. de chasseurs-parachu-

tistes. Cette opération, baptisée *Sanwest*, était semblable à l'opération *Dingson*, qui eut pour cadre Saint-Marcel dans le Morbihan.

Les Allemands, alertés, attaquèrent ce maquis le 12 juin 1944. Les combats furent violents et indécis. L'ennemi décrocha en fin de journée après avoir subi des pertes sévères.

En représailles, les Allemands incendièrent les villages de Kerhamon et de Guernhir. 31 personnes, maquisards et otages, furent torturées et fusillées.

Les parachutistes S.A.S. rescapés du combat du 12 juin 1944 se replièrent sous les ordres du capitaine Leblond, puis rejoignirent, par petits groupes, les survivants de Saint-Marcel.

Pour la première fois, des soldats de la France libre et des volontaires de la Résistance Intérieure avaient lutté côte à côte contre l'occupant nazi.

A l'orée de la forêt de Duault, au hameau de Kerhamon, a été édifié un monument, où fut allumé un flambeau le 17 juin 1990.

L'HERMITAGE-LORGE

La forêt de Lorge fut, pendant l'Occupation, un centre de rassemblement et de dépôts d'armes pour les maquis de la région, dont les objectifs essentiels étaient les voies de communication, terrestres et ferroviaires, de l'ennemi.

Un monument en granit a été édifié en 1947, au carrefour des routes Loudéac – Saint-Brieuc et Saint-Brieuc – Uzel, au lieu-dit « la Butte rouge » dans cette forêt de Lorge.

Il rappelle le sacrifice de 55 résistants de la région, assassinés en ce lieu par la police allemande et ses complices de la milice française.

Parmi les victimes, figuraient 4 femmes :

– Mireille Chrisostome, jeune agent de liaison du Front national.

– Mme Gouelibo, de Hénon, et ses 2 filles, Jeanne-Marie et Bernadette.

19 maquisards F.T.P., fusillés au terrain de manœuvre de Ploufragan, furent enterrés dans cette fosse de L'Hermitage-Lorge.

JUGON – PLESTAN. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Cette région, située entre Saint-Brieuc et Dinan, près de l'importante R.N. 12 et de la voie ferrée Paris-Brest, fut un centre actif de Résistance.

A la sortie de Jugon, vers Saint-Brieuc, un monument en granit a été élevé en 1971. Il comporte une croix de Lorraine où est gravée l'inscription : « Passant, ils sont tombés pour ta Liberté. »

Il rappelle la mémoire des victimes F.F.I. et F.T.P. de l'intersecteur Est du département des Côtes-d'Armor.

A Plestan, au bois de Bouchy, sur la R.N. 12, un autre monument marque l'endroit où furent fusillés et enterrés, le 13 juin 1944, 31 patriotes arrêtés dans la région de Callac par les S.S. et la milice de Vichy.

Pour mémoire, il faut rappeler qu'à Dinan, chef-lieu de cet arrondissement, une équipe de résistants de cette région avait attaqué, le 12 avril 1944, la prison où étaient enfermés plusieurs de leurs camarades, et les avaient libérés avant leur transfert sur Rennes, dernière étape avant leur exécution ou leur déportation.

LANNION – SERVEL. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

A Servel, dans la banlieue de Lannion, s'élève un monument de granit où sont inscrits les noms de 61 résistants, massacrés par les Allemands du 18 mai au 4 août 1944.

La plupart de ces victimes étaient des maquisards de la région.

– Compagnie « La Marseillaise » de Plouaret, célèbre par ses sabotages de la voie ferrée Brest – Saint-Brieuc (destruction de 23 locomotives, de 155 wagons, de 9 ponts, entre autres).

– Maquis de Senven-Léhart.

– Compagnie « Roger Barbé » de Lannion (Roger Barbé, jeune Lannionnais, créa dès juillet 1940 un groupe de sabotage à Servel ; il fut arrêté, sur dénonciation, avec ses 8 camarades, le 28 décembre 1940, et fusillé à Rennes le 4 octobre 1941).

MALAUNAY (commune de Ploumagoar)

Toute la région de Châtaudren, Plouagat, Guingamp fut très tôt un centre actif de Résistance, dont l'activité essentielle était orientée vers les voies de communication : routes et surtout ligne importante de chemin de fer Paris-Brest vitale pour l'ennemi.

Il y eut de lourdes représailles d'autant que, dès le débarquement, tous les maquis de la région étaient partis à l'attaque.

Un important monument élevé en bordure du bois de Malaunay, sur la R.N. 12 marque l'endroit où les responsables départementaux

taux du Mouvement de Libération nationale et de l'Armée secrète, et du réseau « Défense de la France », dont l'abbé Fleury et MM. Métairie père et fils, arrêtés à Saint-Brieuc le 1^{er} juillet 1944, qui furent sauvagement torturés et mutilés par la Gestapo, avant d'être abattus à Malaunay le 10 juillet 1944.

SAINT-BRIEUC

Le chef-lieu du département, centre routier et ferroviaire important, fut rapidement le cerveau de toute la Résistance des Côtes-d'Armor.

Les représailles furent sévères, la plupart de ses responsables furent arrêtés, fusillés (18 à Malaunay entre autres) ou déportés.

Le département compte 750 résistants tués et près de 500 déportés, dont près de 55 % ne sont pas revenus.

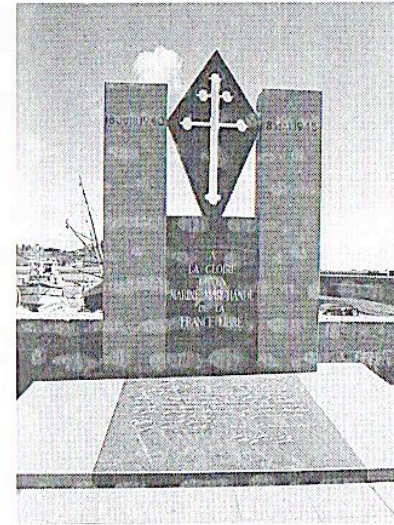
Le lycée de Saint-Brieuc fut très tôt un foyer de Résistance, les élèves fondèrent le groupe « Front uni de la Jeunesse Patriotique » qui se livra d'abord à une intense action de propagande, puis d'attaques à main armée.

18 d'entre eux furent arrêtés par la Gestapo en décembre 1943, 3 fusillés au mont Valérien le 21 février 1944, 7 autres déportés : un seul surviva.

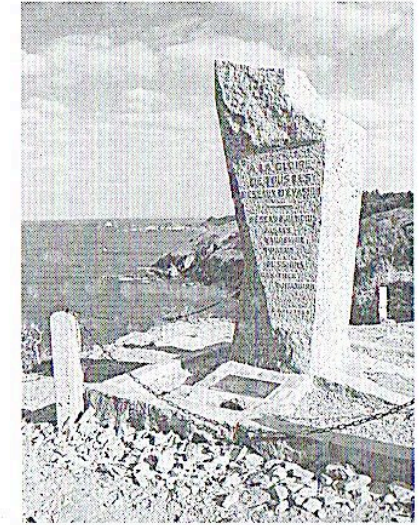
D'autres lycéens avaient déjà, dès juin 1940, rallié les F.F.L. et d'autres encore prirent part aux combats de la Libération dans les maquis.

Le lycée Anatole-Le Braz compte 61 élèves « morts pour la France ».

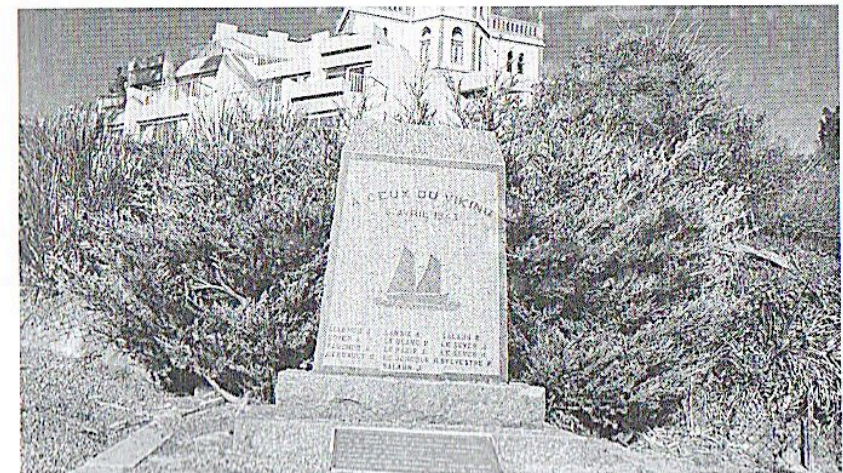
Par ailleurs, la prison départementale où furent enfermés de nombreux patriotes pendant l'Occupation fut attaquée, le 1^{er} août 1944, par un groupe important de F.T.P.F. sous les ordres de Max Le Bail et ils libérèrent une grande partie des 30 résistants dont la plupart devaient être exécutés le jour même.



Paimpol. Le monument aux marins de la Marine marchande de la France libre.



Plouha. L'anse Bonaparte. Le monument à la gloire de tous les réseaux d'évasion.



Saint-Quay-Portrieux. Le monument « A ceux du Viking ».

FINISTÈRE

LE FINISTÈRE DANS LA RÉSISTANCE

Le 18 juin 1940 fut pour le Finistère le début de la Résistance et le refus de l'occupation, marqués notamment par le départ de tous les bâtiments mouillés dans la rade de Brest, exemple suivi dans tous les ports du département. A cela s'ajoute dès le 21 juin 1940 l'embarquement pour l'Angleterre de la quasi-totalité des hommes valides de l'île de Sein, acte qui, entre autres, vaudra à cette commune l'honneur d'être la seule qui soit titulaire à la fois de la Croix de la Libération et de la Médaille de la Résistance.

Cette volonté de résistance à l'oppression, typique de l'esprit finistérien, ne cessera de s'affirmer par la création et la structuration de nombreux maquis dont l'activité constante et efficace, malgré une répression de plus en plus aveugle et impitoyable, aboutira au soulèvement général du 6 juin 1944.

9 000 Finistériens seront morts pour la France avant que la défaite de l'ennemi ne soit définitive le 19 septembre 1944, date de la reddition des dernières troupes allemandes retranchées dans la presqu'île de Crozon.

(Commission départementale d'information
historique pour la paix.)

BREST. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Avril 1940, déjà les réfugiés du Nord et de la Belgique fuyant l'avance allemande arrivent dans la région. Le 12 avril 1940, la colonne de la 5^e demi-brigade du général Bethouard embarque

pour la campagne de Norvège, mais les événements se précipitant les 15 et 16 juin, elle est de retour, alors que le 15, le général de Gaulle embarquait pour l'Angleterre à bord du « Milan ».

Le 19 au soir, les troupes ennemies envahissent la ville. La résistance aussitôt commence : des femmes, des hommes embarquent pour l'Angleterre ou l'Afrique du Nord. Bientôt sur les camions allemands et sur les murs se cristallisent des croix de Lorraine. Des accrochages avec l'occupant se produisent, d'où il en résulte : fusillades et déportations.

Mais déjà les réseaux de renseignements et d'évasions s'organisent, ainsi que l'action directe par attentats et sabotages dès mai 1941 : 11 jeunes Brestois sont fusillés au mont Valérien et 27 déportés. En même temps les mouvements se créent : Défense de la France, qui paiera si cher et dont le corps-franc détruisait 400 000 litres d'essence au Dépôt.

Mais la répression de l'occupant se fait de plus en plus dure avec la collaboration des autonomistes de « Breiz Atao » et de la milice « Perrot ».

Entre-temps arrivent à Brest les croiseurs « Gneiseneau », « Scharnhorst », « Prinz Eugen », cibles favorites de la R.A.F. (212 bombardements nocturnes et diurnes, 275 tués et 358 blessés civils) entraînant la destruction de la ville et l'exode de la population.

Et va ainsi la vie de la ville martyre jusqu'en juin 1944. Le jour du Plan vert annoncé par le message : « l'avenue fourmillait d'autos » toutes les liaisons ferroviaires et routières sont coupées par la Résistance dans le but d'empêcher l'Allemand de rejoindre la Normandie.

Les forces américaines pénétrant en Bretagne, l'ennemi avec ses deux divisions tente de les arrêter. Le général Spang est fait prisonnier avec 800 de ses hommes, et le général Ramcke se replie sur Brest où il se trouve encerclé par les troupes américaines du général Taylor et les F.F.I. du colonel Faucheur ; le siège commence ; il durera jusqu'au 18 septembre 1944 avec de violents combats et d'immenses incendies. Mais Ramcke, replié sur la presqu'île de Crozon, ne se rendit que le 22 septembre.

C'est pour cette héroïque résistance à l'occupant et sa participation aux combats de la libération que la ville de Brest s'est vue décerner la Médaille de la Résistance française.

Le Flambeau partant de Brest a été allumé sur le site du fort Monbarey appelé « Champ de la souffrance » où est rappelé le souvenir de tout ce qui a été subi par les Finistériens pendant la guerre

et l'Occupation, en particulier les 9 000 Finistériens « morts pour la France ».

LE NIVOT

Ecole d'agriculture, l'école du Nivot comptait en 1939 120 élèves sur 4 années de formation et, pendant l'occupation allemande, elle fut souvent un refuge pour les familles sinistrées par les bombardements de Brest comme pour les clandestins à la recherche d'un abri.

En 1944, le bois voisin abritait des armes et des munitions provenant de parachutages ou récupérées de l'expédition de Narvik de 1940. Mais des dénonciations alertèrent la Gestapo en avril 1944 et plusieurs résistants furent arrêtés, torturés et fusillés.

Le 3 août 1944, alors que l'armée américaine progresse en Bretagne vers Brest, plusieurs centaines de soldats allemands se heurtent au maquis du pont de Buis qui occupait les parages de la grotte de Toul au Diaoul et se ravitaillait dans les fermes du Nivot, alors qu'un autre maquis, celui de Brasparts se trouvait également dans les parages.

Le combat fut acharné, l'ennemi se retira avec des pertes sérieuses, mais plusieurs patriotes payèrent de leur vie le combat pour la liberté.

Un monument élevé sur la route de Sizun commémore leur sacrifice.

CARANTEC. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

C'est de ce petit port de pêche que partirent, grâce à Ernest Sibiril, constructeur de bateaux, pendant toute l'Occupation, au nez et à la barbe des Allemands, de nombreuses barques de pêche vers l'Angleterre.

En 1940 et 1941, Ernest Sibiril peut ainsi faire partir, avec l'aide d'un pêcheur, M. Gueguen, une cinquantaine de volontaires pour les F.F.L.

Il organise seul ensuite les départs dont la liste ci-dessous a été relevée par son fils Alain :

- le 10/02/42 : l'« André » avec 4 passagers, 1 agent de renseignements et du courrier secret.
- le 20/07/42 : la « Monique » avec 5 passagers et du courrier.

- le 5/02/43 : l' « Yvonne » avec 10 passagers dont 2 aviateurs américains blessés, 1 aviateur anglais et du courrier secret.
- le 6/03/43 : le « S'ils te mordent » avec 9 passagers.
- le 29/03/43 : le « Jean » avec 18 passagers et du courrier secret.
- le 4/04/43 : la « Jeanne » avec 5 passagers.
- le 28/04/43 : le « Red-Atao » avec 5 passagers et du courrier secret.
- le 11/05/43 : le « Tor Ebenn » avec 12 passagers, dont 1 aviateur belge, 3 aviateurs français et du courrier secret.
- le 29/05/43 : 2 bateaux, le « Meteor » et le « Kermor » avec 28 passagers dont 1 aviateur américain, 4 officiers français et du courrier secret.
- le 7/06/43 : le « Saint-Yves » avec 24 passagers et du courrier secret.
- le 18/07/43 : l' « Armorick » avec 13 passagers dont 1 aviateur français et du courrier secret.
- le 23/07/43 : le « Pirate » avec 7 passagers traqués par la Gestapo.
- le 31/10/43 : le « Requin » avec 7 passagers dont 1 aviateur anglais et mon père recherché par les Allemands.
- le 22/02/44 : mon grand-père aide et prépare le départ de l' « Amity » avec 22 volontaires qui rejoignent l'Angleterre.

Toutes ces personnes sont bien arrivées en Angleterre et ont participé à la Libération de la France et à la Victoire.

PLOUGASNOU. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Le 19 juin 1940, les troupes allemandes entrent à Morlaix à 9 h 45 et des patrouilles blindées sillonnent la région.

Le même jour, à 16 heures, un bateau de pêche, « L'Oiseau des Tempêtes », piloté par ses patrons Corre et Hervé, quitte le port de Primel-Plougasnou pour l'Angleterre avec 8 passagers à bord. Les jours suivants, de nombreux autres bateaux vont suivre et effectuer parfois plusieurs voyages, tel le « Primel », patron Tanguy, qui transportera à lui seul 230 volontaires.

Plus de 350 patriotes vont ainsi quitter Plougasnou pour répondre à l'appel du général de Gaulle.

Bien plus tard, le 5 juin 1942 à 23 heures, à la barbe des Allemands installés tout au long de la côte, la « Yolande », un sloop de 6 mètres, s'échappe de la baie de Térénez en Plougasnou avec à son bord 3 passagers dont A. Saladin, 15 ans et demi, de Plouezoch,

Tudal, 16 ans, de Plougasnou et J. Guérin, du Havre. Ils seront reçus le 20 juin 1942 par le général de Gaulle au 4, Carlton Gardens.

Le monument érigé par l'association « Sao Breiz », sur un rocher du port de Primel, en hommage aux premiers Bretons qui prirent la mer pour gagner la côte anglaise et reprendre le combat, porte les noms de 297 patriotes qui ne sont pas revenus. Pour sa part, la commune de Plougasnou vit partir 50 de ses enfants dont 20 disparaîtront.

Jusqu'en 1944, les installations allemandes se multiplient : batteries de D.C.A. et blockhaus du mur de l'Atlantique sont omniprésents et quadrillent aussi bien l'intérieur que les moindres recoins de la côte. Dans ces conditions, le recrutement et la formation de maquis s'avèrent excessivement difficiles. Les premiers éléments plouganistes rejoignent le maquis de Plourin et sont constitués en section autonome de Plougasnou sous le commandement de R. Tromeur. 37 hommes appartiennent à cette unité ; 3 d'entre eux devaient mourir au combat dont deux furent fusillés.

Auparavant, durant la période de recrutement, 8 résistants furent arrêtés sur dénonciation d'un gestapiste français et fusillés les 5 et 6 juillet après avoir été effroyablement torturés pendant 4 jours. (Condamné à mort le 21/09/45 par la Cour de Justice de Quimper, le traître a été fusillé le 7/11/45. Comme l'a écrit l'une de ses victimes, Guy Péron dans son livre « Cross sous la mitraille » : « Martyrs de Plougasnou dormez en paix ; justice est faite. »)

Le 5 août 1944, un groupe F.F.I. constitué de 80 hommes, entrain dans Plougasnou pavoisé. Une trentaine de soldats ennemis dont une vingtaine de Russes se trouvaient encore retranchés dans leur blockhaus de la côte. Après des négociations qui durèrent du 5 au 8 août, les assiégés réussirent à prendre contact avec une colonne allemande forte de 200 hommes et puissamment armée. Cette troupe se porta à leur secours, exigea 30 otages dans la population civile en menaçant de détruire le bourg en cas de résistance. Les otages réussirent à s'échapper après avoir traversé Lanmeur, et la colonne ennemie fut anéantie par les Américains et les troupes de la Résistance près de Plouigneau.

MENEZ-HOM. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Le monument de la Résistance finistérienne

En 1983, un comité entreprit de mener à bien la réalisation d'un monument dans ce merveilleux site des montagnes Noires.

Pourquoi le choix de cet emplacement ?

Géographiquement c'est :

- le point central du département ;
- le point culminant après le mont Saint-Michel de Brasparts ;
- un lieu de passage important vers la pointe de Bretagne.

Stratégiquement c'est la clé de défense de la presqu'île de Crozon, où les troupes allemandes avaient pour mission de tenir coûte que coûte. Parmi celles-ci figurait la 2^e division de parachutistes du général nazi Ramcke.

Le 6 juin à la suite du débarquement, l'occupant, sous la pression des Alliés, se replie vers l'Ouest.

L'armée du général Patton, guidée par la Résistance, aborde le Finistère en plusieurs colonnes. La troisième emprunte l'axe routier Carhaix-Châteaulin en refoulant les Allemands vers la presqu'île avec le concours efficace des Forces françaises de l'intérieur.

Les bataillons Normandie et Stalingrad s'avèrent être de précieux auxiliaires pour les troupes alliées.

Combats, atrocités allemandes jalonnent partout le reflux de l'ennemi en direction de l'extrême pointe bretonne. A l'entrée de la presqu'île, 2 000 volontaires sur un front de 12 km contiennent 12 à 15 000 adversaires équipés d'armes lourdes et de surcroît animés d'un esprit fanatique et combatif. Jusqu'au 1^{er} septembre, patrouilles, embuscades et combats se succèdent sans relâche, constituant ainsi la manœuvre d'encerclement du Menez-Hom truffé de mines anti-personnels. Les F.F.I. souffrant de conditions matérielles déplorables envient les soldats U.S. pourvus de tout le nécessaire sophistiqué.

Un canon de 155, enlevé à l'occupant et servi par nos volontaires, en batterie à Ploeven, pilonne copieusement la cote 330, deux coups au but sont déterminants ; l'un sur la génératrice électrique et l'autre sur le local radio qui, de ce fait, sont entièrement pulvérisés.

La bataille du Menez-Hom se termine par un assaut : la partie est gagnée, le drapeau français flotte sur le « Yed ». Le colonel Eon parachuté de Londres et commandant les Forces françaises de Bretagne adresse à cette occasion à tous les officiers et volontaires, l'expression de sa fierté d'avoir de tels soldats sous ses ordres.

La poursuite de l'ennemi se fait vers l'Ouest. Le général Ramcke quitte Brest, installe son P.C. à la pointe des Espagnols où le 19 septembre, il se rend. Le choix de cet emplacement est en étroite relation avec la magnifique chapelle de Sainte-Marie du Menez datant du XVI^e siècle et classée monument historique en 1916. En effet,

celle-ci a durant les heures sombres de l'occupation recueilli, hébergé et camouflé dans la « kram du » (chambre noire) les aviateurs alliés abattus par la « flack » allemande. Par l'intermédiaire d'un réseau d'évasion, ces aviateurs tombés du ciel étaient acheminés vers l'Angleterre via Douarnenez ou Camaret. Ce fabuleux réseau fonctionne à merveille jusqu'au début de 1944, quand ses différents membres rejoignirent les Forces françaises libres du général de Gaulle pour continuer le combat.

Voici, succinctement résumées en quelques lignes, les raisons qui ont amené à l'édification de ce monument qui, nous l'espérons tous, restera le témoin de ces temps pour les générations futures.

CROZON – CAMARET

Hommage à la ville de Crozon

Depuis 1940, Crozon a fait preuve d'un esprit de résistance envers l'occupant, concrétisé par de nombreux départs vers les Forces libres du général de Gaulle.

Parmi ses enfants figurent en particulier une héroïne, chef du réseau de renseignements Johnny : Mme Le Roux, dit « Tante Yvonne » déportée à Ravensbrück et décédée 3 jours après sa libération le 28 avril 1945 à Paris.

Crozon a participé à la libération de la presqu'île et s'est acquis la reconnaissance de la Patrie.

Est titulaire de la Croix de guerre 39/45 à l'ordre de la brigade.

LE MONUMENT AUX BRETONS DE LA FRANCE LIBRE CAMARET, LA POINTE DE PEN HIR, LES TAS DE POIS

En janvier 1949, le docteur Vourc'h, résistant exemplaire parmi les Bretons de la Résistance, emmène ses amis sur cette pointe rocheuse et battue par les vents de l'océan, et leur explique que sur ce site grandiose il faut édifier un monument à la gloire des Bretons de la France libre ; il aura la forme d'une croix de Lorraine et pour respecter la tradition des dolmens sera aspecté sur le point précis où, à l'aube du 18 juin 1940, le soleil s'est levé.

La première pierre en fut posée le 21 août 1949, en présence de plusieurs personnalités, dont l'amiral d'Argenlieu et le général de Larminat.

Et le 15 juillet 1951, c'est le général de Gaulle lui-même qui

vint inaugurer le monument, cette immense croix de Lorraine visible du large, qui porte sur sa face ouest une citation en breton d'Anne de Bretagne : « Kentoc'h mervel encet en zaotra » – « plutôt la mort que l'esclavage » – et l'inscription : « Homme libre, toujours tu chériras la mer » de Baudelaire.

Répondant au Dr Vourc'h, le chef de la France libre rappelait : « Depuis le 18 juin 1940, jusqu'au jour de la victoire, les Bretons se sont reconnus dans les combattants à croix de Lorraine, ceux de la France libre comme ceux de l'intérieur. »

Depuis cette date, chaque année, le dernier dimanche de juin, un pèlerinage rassemble une foule importante pour une cérémonie religieuse et militaire.

L'ILE-DE-SEIN. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

L'île de Sein, symbole de la Résistance à l'occupation allemande, n'était-elle donc pas le « quart de la France » en juillet 40 ?

Déjà le 11 juin, les Stukas attaquaient dans le Raz de Sein un grand cargo venant de Brest, et ensuite survolaient l'île.

Le vendredi 14, un autre grand convoi de navires marchands traverse le Raz, alors que dans le ciel apparaissent les premières fumées des incendies ravageant les infrastructures du port militaire de Brest. Le 19, le « Courrier », bateau assurant les liaisons maritimes d'Audierne à l'île, accoste à Sein transportant des chasseurs alpins et quelques civils. Étonnant, mais ces militaires veulent rejoindre l'Angleterre. La défaite serait-elle consommée ? Le Courrier – « Le Zénith » reçoit donc l'ordre de se rendre à Ouessant pour le transport de ces militaires (75) et les civils embarqueront sur la « Velleda » (le ravitailleur des phares).

Le vendredi 21 juin personne à l'île n'a entendu parler d'un appel lancé de Londres, et ce n'est que le samedi 22 que la nouvelle se confirme : le général de Gaulle continue la lutte.

Tous les hommes jeunes et vieux se mobilisent et se concertent, après quelques atermoiements. La « Velleda », avec d'autres bateaux, embarquera les volontaires pour la Grande-Bretagne, car l'armistice est signé, et l'Allemand ne va pas tarder à arriver.

Les départs s'échelonnent jusqu'au 26 juin. Partiront 114 Iliens, dont 15 d'entre eux ne reverront pas leur île, tous tombés au champ d'honneur pour la Liberté.

Ces vaillants volontaires, nous les trouvons sur les navires de

guerre et de commerce des F.N.F.L., à la 2^e D.B., à la 1^{re} D.F.L., ainsi qu'au B.C.R.A. pour le transit des agents des ports anglais aux côtes bretonnes dès septembre 1940.

Mais dès les premiers jours de juillet, les troupes allemandes arrivent et occuperont l'île jusqu'au 4 août 1944.

Pendant toute l'Occupation, les Allemands ne chercheront pas à approfondir le pourquoi du départ des Sénans pour l'Angleterre, sans doute parce que l'attitude de la population ne les incitait pas trop à « d'amicales » relations. Aussi, au moment des combats de la libération, de nombreux Iliens se retrouvent dans les unités F.F.I. de Douarnenez et du cap Sizun.

Représentant fin 1940, le quart de la France au combat, et par les sacrifices consentis, l'île de Sein mérite amplement ses qualités de compagnon de la Libération et de médaillée de la Résistance avec rosette.

PLOGOFF : PORT LOUBOUS

Petit port sur la côte de Plogoff où débarquaient dès septembre 1940 Ian Dornick, Maurice Barleer et d'Estienne d'Orves, et qu'accueillait la famille Normant (arrêtés et déportés) avec la suite affreuse que l'on connaît : la capture de la « Marie-Louise » bateau que commandait François Follic, et l'arrestation de tous les agents sur dénonciation du radio du réseau.

ESQUIBIEN : LÉZONGARD

Dernier bastion allemand à être libéré dans le Finistère, regroupant toutes les forces ennemies du cap Sizun et renforcé par les rescapés allemands du combat naval du 23 août 44 en baie d'Audierne. Encerclé par les éléments F.F.I. depuis le 6 août 44, ne se rendait aux troupes américaines que le 20 septembre 44.

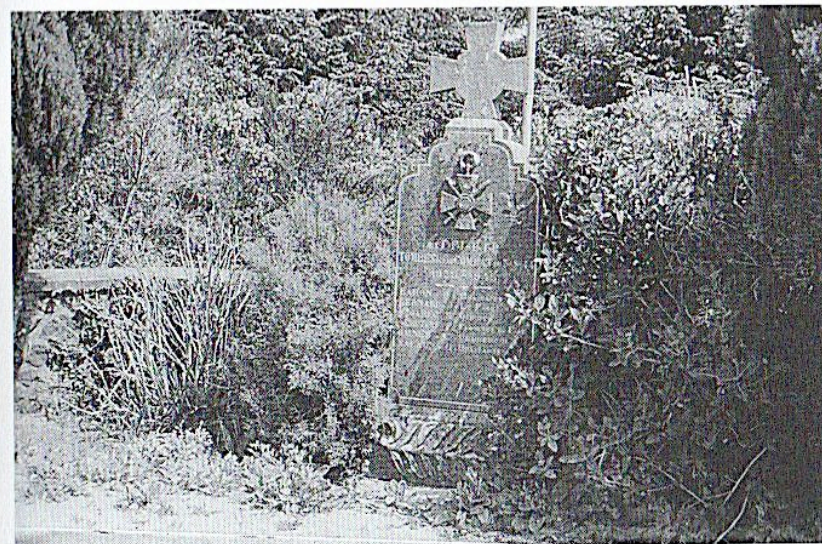
BEUZEC CAP SIZUN

Village de Lesven : Dans la nuit du 25 au 26 août 1944 des éléments allemands de Lézungard (Esquibien), 300 hommes environ, devaient s'embarquer à la plage de Lesven pour rejoindre la garnison ennemie de la presqu'île de Crozon. Surpris par des éléments

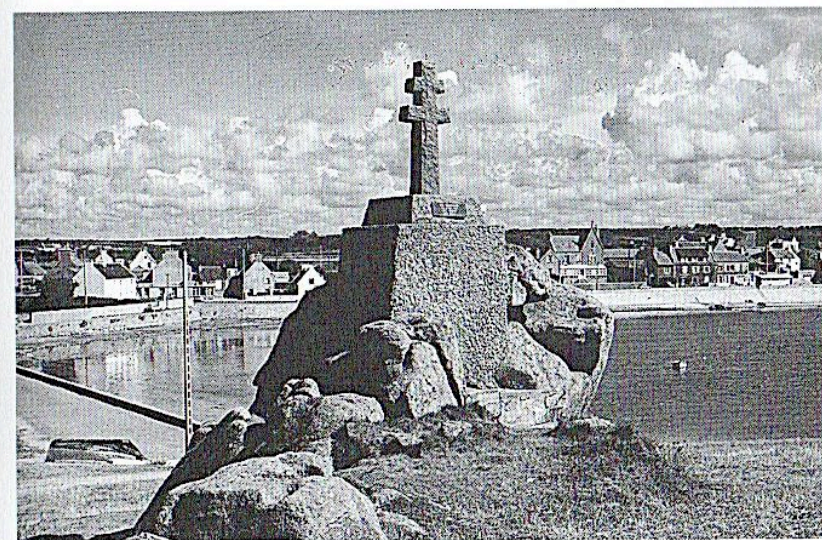
F.F.I. de la compagnie Surcouf de Pont-Croix, le combat s'engageait durant toute la nuit et la journée du 26, grâce à l'appui d'autres compagnies F.F.I., les Allemands étaient obligés de se rendre mais malheureusement firent 18 victimes parmi les résistants.

DOUARNENEZ : LE PORT RHU

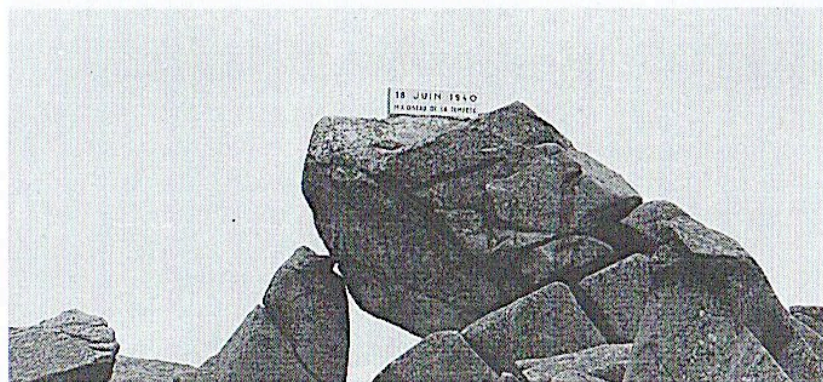
Lieu de départ dès 1940 des volontaires rejoignant la France libre, matérialisé par ce monument dont le creux en forme humaine symbolise l'absence momentanée, avant le retour victorieux des passagers des bateaux « Ma Gondole » (parti le 18/06/40) et le « Breiz Ise » parti en janvier 1944.



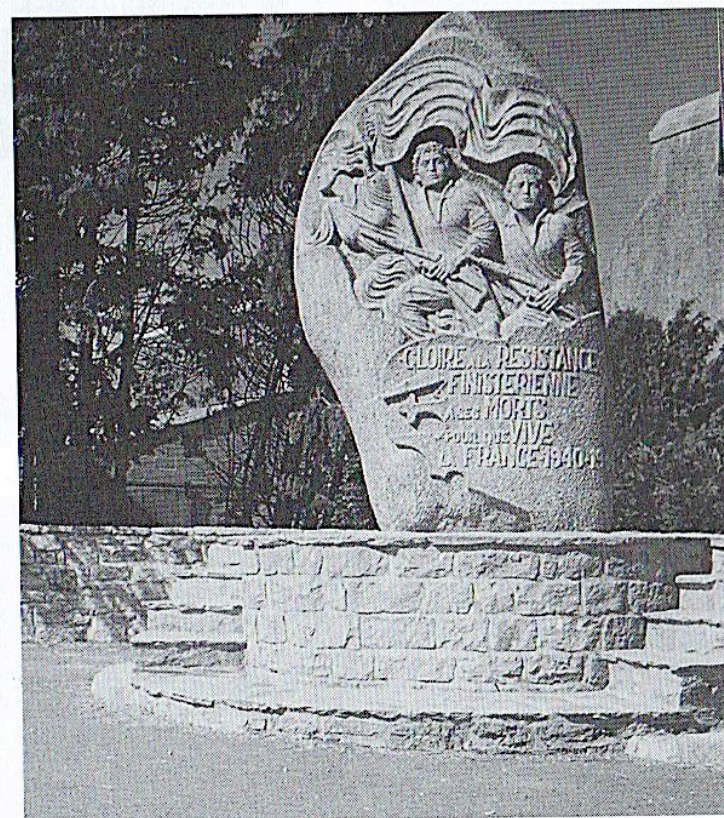
Monument du Nivot.



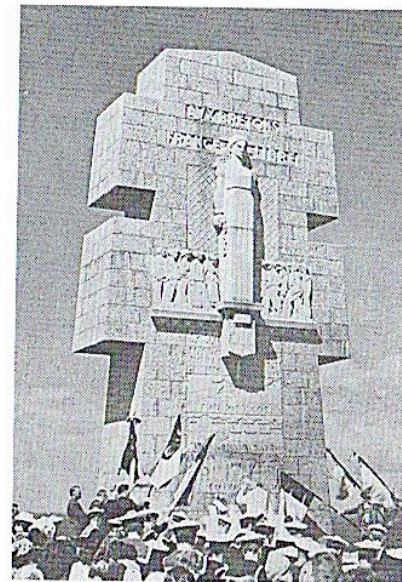
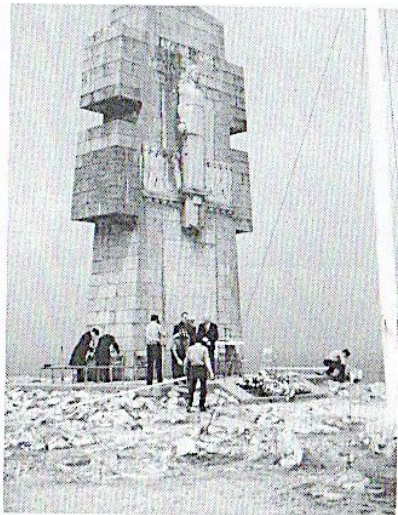
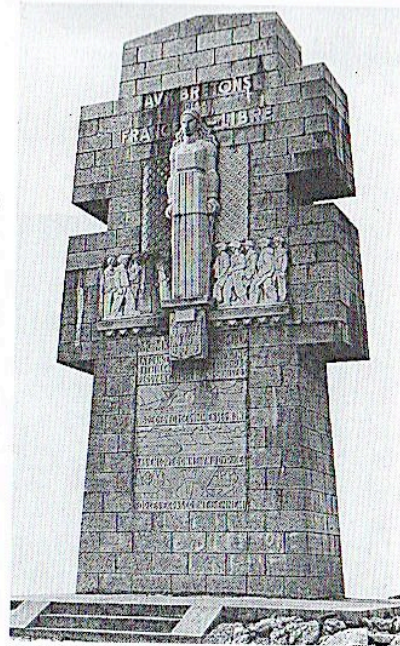
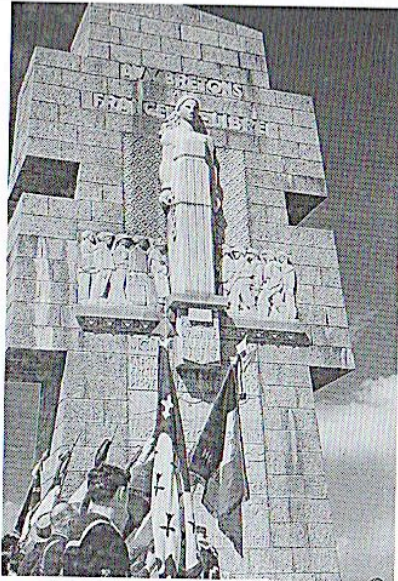
Monument érigé au port d'Argenton (Nord-Finistère) pour commémorer le départ, les 18 et 19 juin 1940, d'un important contingent de jeunes Bretons allant rallier en Angleterre les Forces françaises libres du général de Gaulle. (Photo Le Faou, Ploudalmézeau.)



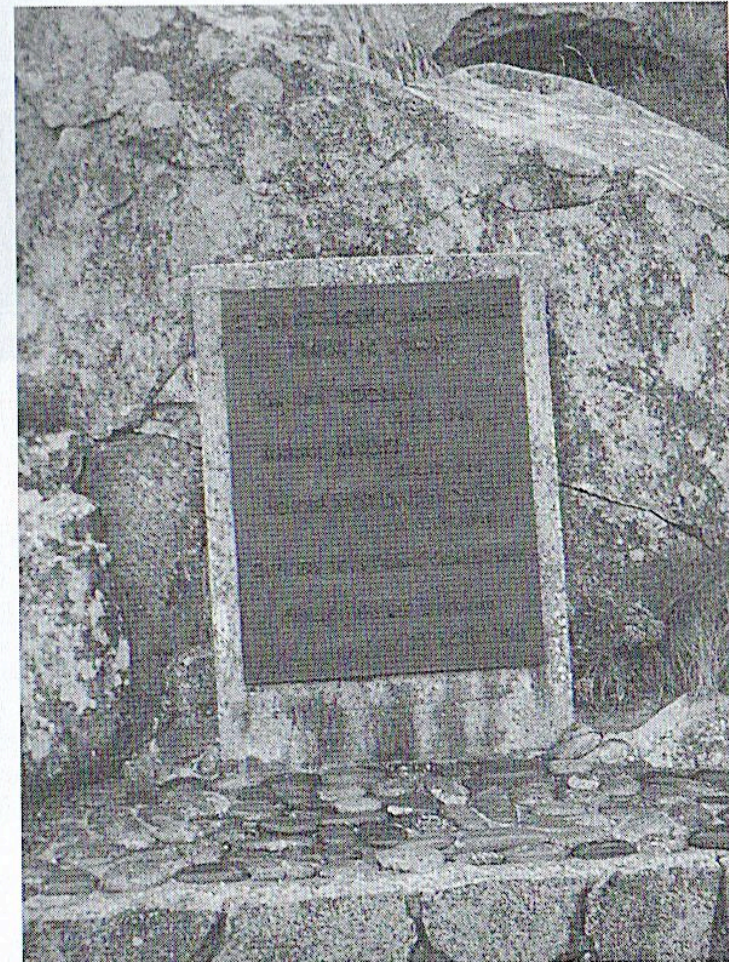
Plougasnou. Le Rocher du Diben.



Monument du Menez Hom.



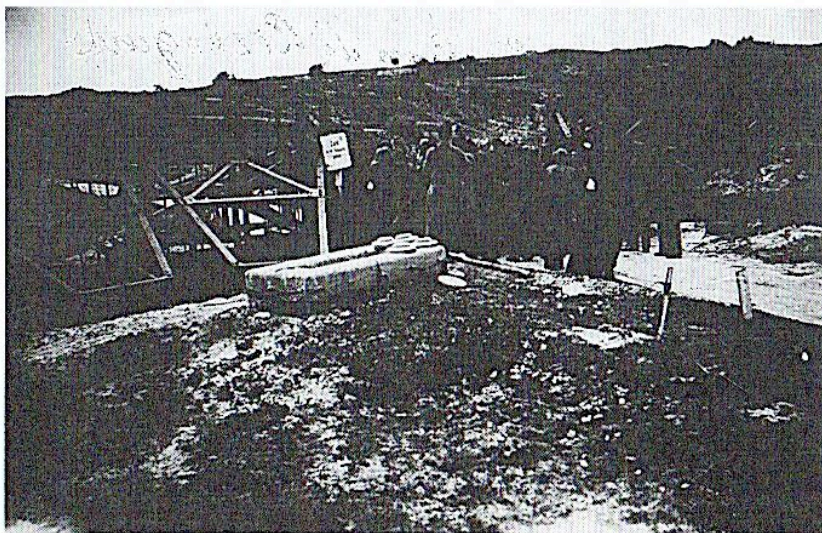
Camaret. Le monument érigé à la pointe de Pen Hir, Les Tas de Pois, « Aux Bretons de la France libre ».



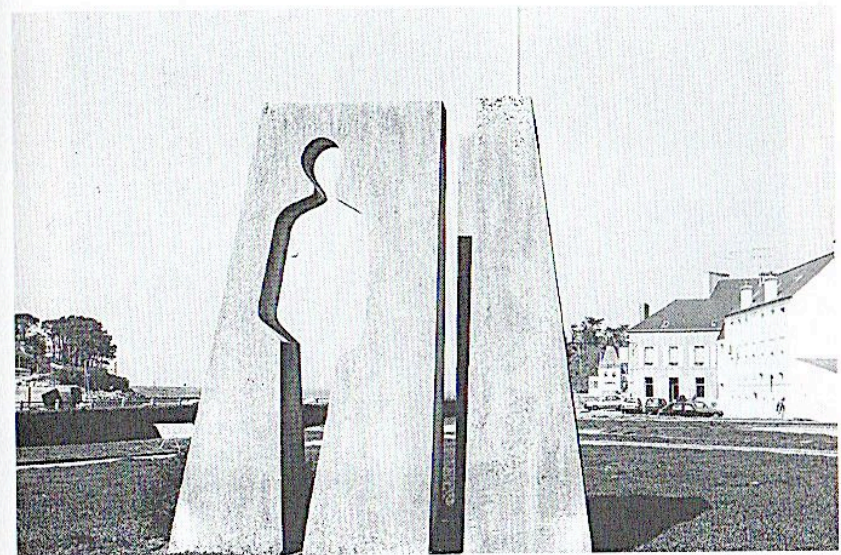
Plogoff. Port-Loubous.



Esquibien. Le Bastion de Lézongard à la libération.



Esquibien : entrée de Lézongard.



Douarnenez. Monument de Port-Rhu.



Monument de Beuzec, cap Sizun.



Quimper. Monument de la libération.



Ile-de-Sein, monument aux Français libres.

MORBIHAN

LE MORBIHAN DANS LA RÉSISTANCE

L'organisation dans la clandestinité

Ulcérés par la défaite, les Morbihannais supportent mal l'occupation allemande. Les succès de la bataille d'Angleterre leur donnent espoir.

A l'appel du général de Gaulle, de nombreux jeunes de ce département rallient les Forces françaises libres à Londres. Des actes de résistance individuels sont enregistrés.

Le renseignement s'organise dans de nombreux domaines.

L'ingénieur en chef du génie maritime Jacques Stosskopf prend l'initiative de collecter des informations sur les déplacements de sous-marins de la base de Lorient commandée par l'amiral Dönitz. Grâce à ses informations le golfe de Gascogne devint une zone suicide pour les sous-marins allemands.

Des réseaux participent avec des fortunes diverses et des pertes. Ils sont souvent dirigés par des Français venus de Londres.

Un Vannetais, Gilbert Renaud, alias Rémy, prend contact avec la France libre. Il revient organiser le réseau confrérie Notre-Dame, qui rend d'importants services.

Des mouvements apparaissent ensuite. Le Front national organise propagande et sabotages dès l'hiver 1941-1942. La répression, rigoureuse, ne stoppe pas son action.

La destruction de Lorient (90 % au début de 1943), due à la présence de la base de sous-marins allemands, oblige la population à se réfugier dans les communes environnantes. Cela favorise le recrutement par la Résistance d'un certain nombre de jeunes.

Au cours de l'année 1943, les réfractaires au Service du travail obligatoire constituent un apport considérable. Ils rejoignent rapidement des groupes organisés (en particulier francs-tireurs et partisans et National Maquis). Les petites unités agissent sans attendre

et créent un climat d'insécurité, remarquable surtout dans le centre et l'ouest du département. Les sabotages de lignes de transport électrique et de voies ferrées deviennent courants.

Durant la même période, des membres de missions « Cockle et M.A.B. » du réseau Action (dites B.O.A.) procèdent à de multiples parachutages. Ceux de l'est du département rendront possible, l'année suivante, l'établissement de la base de Sérent-Saint-Marcel.

Différents mouvements (Armée secrète, Libération, Organisation de Résistance de l'Armée, etc.) recrutent intensément. Dès le début de 1944 ils ont pratiquement constitué leurs principales unités. Ces dernières, avec les F.T.P., deviennent les Forces françaises de l'intérieur.

Un premier essai des possibilités insurrectionnelles, dit « Plan Vert », est mis en œuvre, avec succès, au début de mai 1944.

C'est probablement pour toutes ces raisons, et pas seulement pour sa position géographique, que le Morbihan est choisi par le haut commandement allié pour une manœuvre de diversion à l'occasion du débarquement.

Du débarquement à la Libération

Des sticks de S.A.S. de la France libre sont largués dans la nuit du 5 au 6 juin. Le premier tué du débarquement allié, le caporal S.A.S. Bouëtard, un Breton, était tombé sur la commune morbihannaise de Plumelec, le 5 juin au soir.

Des S.A.S. coopèrent avec le maquis commandé par le lieutenant colonel Morice et font part à Londres du sérieux de l'organisation des Forces françaises de l'intérieur à Saint-Marcel. Le commandant Bourgoin, dit « le Manchot » y est parachuté, ainsi que la majorité de ses hommes. Le largage de fortes quantités d'armes permet de doter plusieurs bataillons.

Deux de ces derniers, le 2^e et le 8^e, sont sur place le 18 juin lorsque les Allemands attaquent massivement le réduit. Maquisards et parachutistes se battent bien. La Wehrmacht a 560 tués. Mais les Français perdent 42 hommes.

Dans tout le Morbihan, du 6 juin aux premiers jours d'août, se produisent des accrochages entre F.F.I. et troupes d'occupation. La répression est amplifiée par la présence de séparatistes bretons de la « Milice Perrot » — en réalité pro-nazis — qui agissent avec la Gestapo et sous l'uniforme « Waffen SS ». Leur connaissance du terroir et de la langue leur permet de bien guider leurs maîtres. Des miliciens de Vichy sont également présents.

Les 13 et 14 juillet la Résistance subit deux de ses revers les plus cruels. A Kerihuel en Plumelec, 18 parachutistes, F.F.I. et civils, sont surpris et sauvagement massacrés par la milice française. A Kervenn en Pluméliau, une demi-compagnie, encerclée, tient une journée. 36 hommes tombent au combat. 25 sont torturés à Locminé. L'un meurt sous les sévices, les autres sont fusillés.

Les hauts lieux de la répression sont Le Faouët, Guémené, Pontivy et Locminé. La sinistre chambre de tortures de ce dernier siège du S.D. a marqué les mémoires. Les miliciens « Perrot » y rivalisent de zèle avec les tortionnaires de la Gestapo. Plus d'un millier de suspects et de patriotes y sont « interrogés ». Certains des supplices pratiqués sont particulièrement atroces.

On exécute ou on achève à proximité de ces geôles. Plus de 140 résistants sont fusillés dans les seules citadelles de Penthièvre et de Port-Louis. Le polygone de Saint-Avé, près de Vannes, est également utilisé, depuis 1941. Une stèle porte 32 noms ; 22 sont Médailleurs de la Résistance.

Il est à noter que plus d'une centaine de stèles jalonnent le département.

Malgré la férocité de cette répression, les maquis tiennent, même si, parfois, ils doivent se disperser pour se reformer. Les parachutages continuent. Douze bataillons sont en armes lors de la percée d'Avranches.

La 4^e division blindée des Etats-Unis pénètre à vive allure sur des routes dégagées par plus de 10 000 hommes. Elle ne devra combattre, avec le concours F.F.I., qu'entre Vannes et Auray, puis en plusieurs points aux abords de Lorient.

La libération étant déclarée acquise, sauf pour les poches de Lorient et Saint-Nazaire, la 4^e D.B.U.S. quitte notre région le 13 août. Les parachutistes S.A.S. de la France libre se rassemblent à Vannes et partent combattre sur la Loire.

Les résistants morbihannais contiennent les 25 000 Allemands de Lorient et gardent la rive droite de la Vilaine, devant Saint-Nazaire. Il leur est adjoint des unités F.F.I. des Côtes-du-Nord, puis du Finistère. Deux régiments américains complètent le dispositif.

Un long siège et un lourd bilan

Le lieutenant colonel Morice répartit ses effectifs entre les fronts de Lorient et de la Vilaine. Ses hommes tiennent leurs posi-

tions jusqu'à la victoire, le 10 mai 1945. Le siège dure neuf mois dans des conditions de combat particulièrement difficiles.

L'adversaire est bien doté en artillerie et en munitions. Les pertes françaises qui en résultent sont relativement lourdes.

Progressivement, sans cesser les opérations, les F.F.I. du Morbihan se trouvent incorporés dans la 19^e division d'infanterie.

Les résistants de ce département n'ont pas voulu devoir leur libération aux seules armées alliées. Ils ont tenu à payer le prix de leur liberté.

Le Morbihan a certainement bien mérité de la patrie, puisqu'il lui a sacrifié 1 750 de ses fils ou filles, depuis l'Occupation jusqu'à la victoire.

Il est à noter que 815 de ces tués ont été fusillés, massacrés, abattus ou sont morts dans leurs geôles.

Sur 635 déportés, 284 ne sont pas revenus. Le Morbihan est l'un des départements qui a reçu le plus grand nombre de Médailles de la Résistance à titre posthume.

Une distinction collective

Les U.S.A. ont décerné la Bronze Star Medal aux F.F.I. du Morbihan par les soins de la 4^e D.B. Le texte de la citation est le suivant :

« La médaille de bronze étoilée est décernée aux Forces françaises de l'intérieur du Morbihan en reconnaissance des services distingués et méritoires rendus dans le combat actuel et de l'appui donné aux opérations de combat de la 4^e division blindée.

« Les Forces françaises de l'intérieur, en compagnies séparées, harcelaient constamment l'ennemi, rompaient ses communications, gardaient les routes nationales et réduisaient les poches de résistance. Les exploits des Forces françaises de l'intérieur étaient accomplis aux grands risques des combattants, puisque chacun avait la perspective d'une mort certaine s'il était capturé.

« Du 6 juin au 3 août 1944

« Le général commandant la 4^e D.B. »

C'est le plus bel hommage que pouvaient recevoir les Forces françaises de l'intérieur du Morbihan qui combattirent aux côtés et avec l'appui des forces venues de Londres, dont le bataillon des parachutistes de la France libre.

PENTHIÈVRE. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

C'est dans cette citadelle de Penthievre, battue par les flots de l'océan, à l'entrée de la presqu'île de Quiberon, que la population découvrit avec horreur, à la libération de la poche de Lorient dont la presqu'île faisait partie, les corps, mutilés par les nazis, de 59 patriotes.

A la mémoire de ces martyrs, à l'initiative d'un comité de résistants, un monument y est érigé.

Une cérémonie annuelle y est organisée le 13 juillet.

ETEL (Bar Breton)

En ce lieu, le 7 mai 1945, veille de l'armistice, sur une petite table du « Bar Breton », ont été signés les actes préliminaires à la reddition de la poche de Lorient, ville libérée le 10 mai 1945.

PORT-LOUIS

Port-Louis, ville historique qui fête en cette année 1990 le quatrième centenaire de sa citadelle.

Pour nous, anciens patriotes et résistants, cette citadelle n'a laissé dans nos souvenirs que peines et chagrins. En effet, plus de cent de nos camarades ont été enfermés dans ses caves — 69 d'entre eux martyrisés avant d'être passés par les armes ont été exhumés, dans la fosse de tir, le 23 mai 1945.

Une cérémonie annuelle organisée jusqu'ici le 18 juin est avancée à partir de 1990 au 23 mai.

LORIENT (cours de Chazelles)

Cette stèle du cours de Chazelles à Lorient a été érigée à l'emplacement même où l'état-major allemand, commandant les unités de la poche de Lorient, se rendit, le 10 mai 1945, aux forces françaises et américaines. Elle fut inaugurée le 10 mai 1975.

A Lorient, l'Ecole des fusiliers marins a la garde du drapeau du 1^{er} régiment de fusiliers, prestigieuse unité des Forces françaises libres, qui s'est illustrée de 1940 à 1945 dans tous les combats de la France libre.

Il a fait partie des rares unités auxquelles le général de Gaulle a conféré la Médaille de la Résistance (décret du 31 mars 1947).

PONT-SCORFF (Kerruisseau)

A Kerruisseau se trouve un menhir édifié, à l'initiative d'un groupe de camarades, pour rendre hommage aux morts du 7^e bataillon F.F.I., du 3^e bataillon du 118^e R.I., du 14^e dragon des Côtes-d'Armor et des 94^e et 66^e divisions des troupes américaines tués sur le front de la poche de Lorient. Kerruisseau est un lieu-dit situé à 3 km de Pont-Scorff en direction de Lorient. Une cérémonie y est organisée chaque année le 1^{er} mai.

HENNEBONT (quai des Martyrs)

Quai des Martyrs à Hennebont a été érigé, en 1962, un monument pour rendre hommage à tous les morts, civils et militaires, victimes de la répression nazie au moment de la libération de la ville le 7 avril 1945.

BAUD (Poulmain)

Situé à environ 3,5 km au N.-O. de Baud, à proximité du village de Crann, ce monument a été érigé en 1965 à la mémoire de 6 victimes du nazisme appartenant à l'organisation « National Maquis » qui regroupait en ces lieux environ 25 résistants.

Une cérémonie y est organisée annuellement le 10 février, jour anniversaire de l'attaque du camp.

LOCMINÉ (Menhir de la Résistance)

Ce menhir rappelle la triste période des années 1943-1944 où les sous-sols de l'école des filles de Locminé avait été transformés en salles de tortures avec portes blindées.

1 193 résistants sont passés par ces salles (chiffre réel comptabilisé par l'abbé Raoul, qui avait accès journallement auprès des prisonniers).

Pendant leur détention, avant leur départ pour une destination inconnue, les prisonniers étaient entassés dans des cellules par 30

ou 40. L'on retrouve parmi les détenus de Locminé des fusillés à Port-Louis, Penthievre, Colpo, Saint-Jean-Brévelay, Plumelin, etc.

COLPO (Botsegalo)

Situé sur la route départementale n° 150 à 2 km environ de Colpo en direction de Grand-Champ, l'imposante stèle de Botsegalo a été érigée à la mémoire de 33 résistants victimes du nazisme fusillés après tortures dans les geôles de Locminé. Leurs corps ont été découverts dans les fossés, en contrebas du monument actuel.

SAINT-JEAN-BRÉVELAY

Ce monument a été érigé à la mémoire de 13 résistants de Saint-Jean-Brévelay, rescapés de Saint-Marcel, fusillés à Plumelin après avoir subi les plus atroces tortures dans les geôles de Locminé.

PLUMELEC

Cet imposant monument a été construit à proximité du cimetière de Plumelec à la mémoire de 12 parachutistes S.A.S. dont le capitaine Marienne et de 35 résistants, qui ont contribué, au prix de leur vie, à la reconquête de la liberté perdue et à l'anéantissement du nazisme.

GOURIN. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

GOURIN (Monument aux résistants des montagnes Noires victimes du nazisme)

C'est au cours d'une réunion tenue le 25 mars 1966 que les adhérents de la section de Gourin groupés au sein de l'A.N.A.C.R. décidèrent d'ériger un monument commémorant le souvenir des résistants et des déportés victimes du nazisme pendant la guerre 1939-1945.

Le monument, construit en 1969, inauguré le 12 octobre de la même année, se situe à l'angle de la rue de la Résistance, qui portait déjà son nom à l'époque, s'adosse à présent au « square Jean-Bariou » (héros de la Résistance) et est délimité au nord par la

« rue Famille-Bouchard » (qui fut décimée dans les camps de concentration : père et deux enfants morts en déportation).

Sur ce monument sont gravés les noms de 83 victimes de la répression nazie.

LE FAOUËT (Collège Sainte-Barbe)

Devant l'intense activité manifestée par la Résistance dans le N.-O. du département, les autorités allemandes décident l'installation d'une cour martiale dans les locaux du collège Sainte-Barbe, qui fonctionnera à partir de juin 1944.

Nombreux sont les résistants qui, arrêtés à cette période, subirent en ces lieux les plus ignobles tortures. 53 d'entre eux furent passés par les armes et entassés dans des fosses communes sur le territoire des communes environnantes. 23 autres connurent les atrocités des camps de concentration. Une plaque commémorative apposée en 1945 rappelle ces tristes souvenirs.

BERNÉ (Lann Dordu)

Situé en bordure de la route départementale n° 782 près de Kernasclédén en direction de Le Faouët, ce beau monument a été inauguré en 1947.

Il rappelle le sacrifice de 20 résistants exécutés par les nazis sur le territoire de la commune de Berné. En 1957, à environ 200 mètres à l'arrière du monument, dans un sous-bois bien aménagé et très bien entretenu par la municipalité, une stèle a été érigée sur les lieux même de la découverte d'un charnier.

Chaque année, le 6 juillet s'il s'agit d'un dimanche ou le dimanche suivant si cette date correspond à un jour de semaine, une cérémonie patriotique et religieuse y est organisée.

INGUINIEL

Petite bourgade du canton de Plouay surnommée « Petit Moscou » par les Allemands eux-mêmes.

28 noms d'enfants de la commune dont ceux de 12 résistants morts au combat ou sauvagement assassinés par les nazis figurent

sur le monument érigé en leur mémoire en 1952 en plein centre du cimetière.

BUBRY (Kergacusiff)

Sur ce monument figurent 6 noms de résistants dont 4 femmes de l'état-major F.T.P.F. du Morbihan sauvagement assassinés par les nazis le 26 juillet 1944.

Tout d'abord érigée en 1950 sur les lieux même de la tragédie, la stèle a été déplacée en 1982 et reconstruite à quelques centaines de mètres de son lieu d'origine en bordure de la route départementale n° 3 à 7 km de Bubry en direction de Guémené-sur-Scoff.

Pour commémorer le 45^e anniversaire de cette tragédie une cérémonie a été organisée le 29 juillet 1989, en hommage surtout aux services rendus par les femmes dans la Résistance d'où son nom de « Journée de la femme dans la Résistance ».

Désormais la « Journée de la femme dans la Résistance » sera célébrée en ce lieu le 26 juillet s'il s'agit d'un dimanche ou le dimanche suivant si cette date correspond à un jour de semaine.

BIEUZY-LES-EAUX (Remaison)

Le 18 juillet 1944, après avoir subi les pires tortures comme prisonniers de l'ennemi à l'annexe du lycée de Pontivy, 14 résistants dont 4 officiers et 1 sous-officier S.A.S. sont fusillés, loin des regards indiscrets, à l'écart de la route départementale n° 156 reliant Pontivy à Bieuzy-les-Eaux, à quelques centaines de mètres du village de Remaison. Leurs corps mutilés ne seront découverts par hasard que 11 jours plus tard.

En bordure de route un panneau indique l'accès au monument, érigé sur les lieux même du charnier.

Chaque année, le 14 juillet, une cérémonie du souvenir y est organisée.

SAINT-NICOLAS-DES-EAUX

A l'aube du 14 juillet 1944 une forte concentration ennemie attaque le maquis de Kervemen tenu par des éléments du 1^{er} bataillon F.T.P.F.

La bataille fut rude et meurtrière, 57 maquisards y trouvèrent la mort au combat ou des suites directes de ce combat.

L'imposant monument de Saint-Nicolas-des-Eaux a été érigé en 1945 à la mémoire de ces héros de la Résistance (inauguration le 14 juillet de la même année).

Une cérémonie du souvenir y est organisée annuellement le 14 juillet.

PLUMELIAU

Cette stèle, formée d'un menhir, dressée face au cimetière de Plumeliau rappelle le sacrifice de 13 résistants (10 de la commune et 3 inconnus) victimes de la barbarie nazie.

Elle a été inaugurée le 15 juin 1975. Chaque année le 14 juillet une cérémonie commémorative y est organisée.

MORÉAC (Porth Le Gal)

Cette stèle a été érigée à la mémoire de résistants victimes du nazisme

- tués au combat (clandestinité ou front de Lorient) ;
- fusillés après d'horribles tortures ;
- morts en déportation.

105 noms y sont gravés dont un grand nombre, anciens du 4^e bataillon F.F.I., originaires de la région de Locminé.

PONTIVY. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

C'est à Pontivy que le général allemand Farmbacher installa le P.C. de son 25^e corps d'armée.

C'est aussi dans les geôles de Pontivy, que Gestapo et milice, vont torturer les résistants des nombreux réseaux opérant dans la région, les maquisards F.F.I. ou F.T.P., les parachutistes de la France libre, avant leur exécution ou leur déportation.

En témoigneront les nombreuses stèles érigées dans les campagnes environnantes : au Rohu-Rimarson – Kerlogoden – Cléguérec, Timadeuc et autres lieux dont,

STIVAL EN PONTIVY

Qui porte 13 noms de fusillés, morts en déportation, morts au combat.

Bataillons F.F.I., F.T.P. et paras de la France libre, dès le débarquement allié, multiplieront les embuscades et libéreront Pontivy, à l'arrivée des Américains.

L'ABBAYE DE TIMADEUC. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

Très tôt, l'abbaye de Timadeuc, située en plein cœur de la Bretagne, est entrée dans la Résistance.

Dans le droit fil de leur engagement spirituel, l'aide à l'homme en détresse, les moines cisterciens avaient en effet, dès juillet 1940, accueilli et hébergé un soldat canadien blessé, qui fut par la suite embarqué par mer sur l'Angleterre pour reprendre le combat.

L'autorité et l'envergure de son père abbé, Dom Dominique Nogues — qui fut aussi agent P1 du réseau de Résistance Pat O'Leary bien connu dans notre Bretagne — firent rapidement de l'abbaye un centre de refuge, de réunion et même d'entraînement pour les patriotes et résistants, de recueil et de transit pour les combattants alliés traqués par les Allemands, en particulier les aviateurs abattus au-dessus de la région, que l'on évacuait ensuite discrètement sur les Côtes-d'Armor où ils étaient embarqués par mer.

Une vigoureuse impulsion fut donnée à cet engagement par un moine rentré en juillet 1941 de captivité en Allemagne, le père Guenaël Thomas, qui était le cellérier — responsable de l'administration temporelle — du monastère.

Brave jusqu'à la témérité, membre actif d'un réseau de Résistance local, le père Guenaël devait être arrêté le 14 juin 1943, lundi de Pentecôte, par la Gestapo, qui avait en effet découvert sous un tas de fagots une partie des armes récemment parachutées sur les terres de l'abbaye.

Emprisonné, longuement et durement interrogé, il fut finalement déporté vers un camp de la mort. C'est à Neuengamme qu'il mourut le 3 janvier 1945.

Mais la relève avait déjà été prise : le père Gabriel Bourdier, sous-prieur en 1940, puis prieur à partir de 1943, était en liaison permanente avec le père abbé et le père Guenaël.

Ce dernier fut remplacé, après son arrestation, dans les fonctions de cellérier, par le père Alain Christiaen, dont la discrétion

n'enlevait rien à l'efficacité de son action, dont se doutaient bien la Gestapo et la milice, et, malgré les risques mortels, le monastère resta un nid vivant pour la Résistance, les derniers aviateurs ou patriotes recueillis le furent en juillet 1944, la ferme ayant continué à assurer le ravitaillement, celui du maquis voisin de Coëtmoru par exemple.

Quant au père Louis de Gonzague, il était spécialiste, dans son imprimerie, de la confection des faux papiers dont son frère, l'abbé Jean Le Pennuen, vicaire à Locminé, venait prendre livraison.

En fait, le père abbé, dans sa grande sagesse, veillait à ce que peu de moines de son abbaye soient plongés dans cette activité souterraine qui devait durer pendant toute l'Occupation, protégeant ainsi par cette discrétion la rigueur de son action.

Dom Dominique Nogues a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1953.

Quant à l'abbaye de Timadeuc, elle est, par décret du 3 janvier 1946, titulaire de la Médaille de la Résistance, distinction rare pour une collectivité, et qui n'a été attribuée qu'à une seule autre communauté religieuse, celle des sœurs de Niederbronn, dans le Bas-Rhin.

JOSSSELIN

Monument des fusillés – devant la clinique Saint-Martin.

Josselin y rend hommage à 15 résistants et parachutistes de la France libre.

A Guégon, commune voisine, une stèle, route de Plumelec, se souvient des deux parachutistes et des trois patriotes abattus après la bataille de Saint-Marcel.

C'est à la clinique Saint-Martin de Josselin que la Gestapo et la milice torturaient les résistants avant de les exécuter.

Le chef de la brigade de gendarmerie locale mettra sur pied de guerre, dès 1943, une compagnie de volontaires, armée par les parachutages du B.O.A. qui combattrà à Saint-Marcel avec le bataillon de Ploërmel.

PLOËRMEL

Stèle des « martyrs de la Résistance », place d'Armes, 21 fusillés ou morts en déportation.

Ploërmel s'illustrera dans la Résistance, par son équipe de

réception de parachutages, formée en décembre 1942 par le chef de la mission « Cockle » du B.C.R.A./B.O.A. « Le Breton » parachuté de Londres.

Plus de 26 parachutages d'armes seront reçus dans les régions nord-est et nord du département, avec la complicité de la gendarmerie et de leur chef « Chuais ».

Plusieurs familles de Ploërmel et de la périphérie hébergeront des aviateurs alliés jusqu'au démantèlement du réseau d'évasion.

Au nord de Ploërmel, un monument signale au bourg de Guilliers que sur les 44 déportés de la commune, 24 ne sont pas revenus.

Une compagnie de F.F.I., ayant pour cadres les gendarmes de la brigade locale, et dont le groupe franc participera à plusieurs sabotages de voies ferrées et de pylones électriques, combattrà à Saint-Marcel.

LIZIO

Sur une stèle à croix de Lorraine, route du Roc-Saint-André, 4 noms de fusillés sont portés.

C'est du petit bourg de Lizio que celui dont le pseudonyme était « de Charette », organisa et intensifia la Résistance, entre la vallée de l'Oust et celle de la Claie.

Membre du groupe de réception des parachutages de Ploërmel, « de Charette » en compagnie de « Cadoudal » de l'île aux Moines, effectuera des livraisons d'armes, aux premiers éléments des futurs bataillons F.F.I., d'Auray – Vannes – Rochefort-en-Terre – Ploërmel.

Organisateur du camp de Saint-Marcel, il y secondera le « colonel Morice » chef des F.F.I.

Non loin d'ici, à Quily, un monument près de l'église est dédié à six jeunes résistants fusillés.

TREDION

Une colonne brisée, dressée sur un socle de gros cailloux à l'orée d'une forêt porte : « A la gloire du 2^e Régiment de Chasseurs Parachutistes Français ».

7 noms de chasseurs dont 1 officier, un nom de victime civile.

C'étaient les 13 et 14 juillet 1944 :

Allemands et miliciens les abattirent par surprise, capturèrent 2 officiers qu'ils fusillèrent quelques jours plus tard à Rimaison, après les avoir torturés dans les geôles de Pontivy.

SAINT-BILY EN PLAUDREN

Sur une simple plaque apposée sur le pignon d'une ferme, à proximité de la chapelle de Saint-Bily, 4 noms sont gravés.

C'était le 13 juin 1944.

Le bataillon d'Auray, qui se distinguera quelques jours plus tard à Saint-Marcel, stationnait dans la forêt de Saint-Bily, en attente d'armement.

Les cavaliers géorgiens attaquant inopinément tuèrent 3 F.F.I. et capturèrent un quatrième. Ce dernier mourut en déportation.

Les secours, venus du camp de Saint-Marcel arrivèrent trop tard et perdirent un officier parachutiste dans la poursuite des assaillants à Plumelec.

SAINT-MARCEL. HAUT LIEU DE LA RÉSISTANCE

En ces lieux le 18 juin 1944, jour anniversaire de l'« Appel », Résistance extérieure et Résistance intérieure, réunies pour la première fois sur le sol national, livrèrent la bataille de Saint-Marcel.

Ce jour-là, le 4^e bataillon de chasseurs parachutistes de la France libre et les trois bataillons F.F.I. des régions d'Auray, Ploërmel, Rochefort-en-Terre, Guer, La Gacilly, luttèrent au coude à coude, perdant 42 des leurs, mettant 560 ennemis hors de combat, retardant ainsi l'envoi de renforts allemands sur le front de Normandie.

Le monument, dont la première pierre a été posée par le général de Gaulle, le 27 juillet 1947, a été inauguré le 24 juin 1951 par le général Koenig.

Implanté à La Nouette, en Sérault, il représente un phare dont la lanterne est entourée de croix de Lorraine.

MALESTROIT

Une plaque scellée, sur la façade de la clinique des Augustines, rappelle que cette maison a été citée à l'Ordre de l'Armée pour avoir caché et hébergé de nombreux résistants, dont le chef de la

Résistance de l'Ouest, le général Audibert, ainsi que de nombreux F.F.I. et paras de la France libre, blessés à la bataille de Saint-Marcel.

La mère supérieure de la clinique, Médaillée de la Résistance, a été décorée de la Légion d'honneur par le général de Gaulle.

Ce fut un lieu de refuge comme la commune voisine de Saint-Congard, où une famille accueillera 21 aviateurs alliés avant d'être décimée par la Gestapo.

Les gendarmes de la brigade locale devront prendre le maquis. Ils encadreront les F.F.I. à la bataille de Saint-Marcel tandis que l'infirmerie du camp sera dirigée par une femme qui, comme eux, faisait partie du réseau d'évasion.

25 F.F.I. de la compagnie Malestroit seront arrêtés et fusillés après les combats de Saint-Marcel.

SAINT-VINCENT-SUR-OUST

Un calvaire de granit, au milieu d'une forêt bordant l'Oust, porte 5 noms de fusillés et 3 inconnus.

A proximité, au château de Boro, fonctionnait un relais d'accueil d'aviateurs alliés, dépendant du S.O.E. (Special Operations Executive) britannique.

Les aviateurs regagnaient leurs pays – par les vedettes rapides – via les plages des Côtes-du-Nord ou du Finistère.

A la mi-juin 44, Gestapo et miliciens décapitèrent le réseau, déportant 11 résistants de Saint-Vincent-sur-Oust – Rieux, Béganne – Saint-Jean-de-la-Poterie et Caden d'où se faisaient les émissions radio.

ROCHEFORT-EN-TERRE / PLUHERLIN

Monument de la « la Grande Métairie ». 8 noms sont gravés dans le granit.

Ici furent fusillés six jours après les combats de Saint-Marcel, le 24 juin 1944, 8 jeunes réfractaires au Service du travail obligatoire en Allemagne.

Le village voisin de Carade fut incendié.

A quelques kilomètres, à Rochefort-en-Terre, l'ex-chef de la brigade de gendarmerie a organisé l'hébergement provisoire d'aviateurs alliés.

D'autre part, à la tête de son groupe franc, il fait sauter par deux

fois la voie ferrée Redon-Vannes et après le recrutement d'une compagnie F.F.I. à Rochefort et dans son voisinage, prend part à la bataille de Saint-Marcel (18 juin 1944).

MARZAN

Calvaire de Penhap dans un taillis, non loin de la Vilaine, portant deux noms, frère et sœur martyrisés et exécutés.

Calvaire de Kerwin (Kerivin) en bordure de la voie à grande circulation avec quatre noms de fusillés, lors de la retraite allemande d'août 1944.

Ailleurs, 8 personnes seront exécutées dont 2 à Arzal.

La commune limitrophe de Muzillac, où un dépôt d'armes de parachutage fut découvert, verra deux exécutions sommaires et deux morts en déportation.

Marzan, de août 1944 à l'armistice, sera un des points chauds du front de la Vilaine, face à La Roche-Bernard.

QUESTEMBERT

Une plaque au monument aux morts est dédiée « Aux héros des maquis et de la Résistance ».

Suivent : sept noms de fusillés et de morts en déportation.

C'est par la gare du quartier de « Bel-Air » à la jonction de la ligne de Ploërmel via Malestroit avec celle du Paris-Quimper, que transitaient nombre d'aviateurs alliés et leurs convoyeurs.

L'hôtelier-restaurateur de « Bel-Air » et ses agents du réseau organisaient l'accueil, l'hébergement et les départs, et d'autre part réceptionnaient des armes de parachutage.

Malgré la déportation de ceux-ci une section F.F.I. sera mise sur pied et combattra à Sainte-Marie dans les rangs de la C.E.E. de Rochefort-en-Terre.

Après ce combat, plusieurs groupes de parachutistes de la France libre trouveront refuge, avec leur matériel radio, chez des résistants locaux.

ELVEN

Stèle « Savana » en bordure de la route de Questembert rappelle

que, dans la nuit du 12 mars 1941, atterrirent ici les premiers parachutistes de la France libre.

Ce commando de la mission « Savana » devait éliminer les pilotes de la Luftwaffe qui, logés au camp de Meucon, repéraient les objectifs à bombarder, en Grande-Bretagne.

La mission échoua.

La discrétion des résistants, qui hébergèrent, guidèrent le commando et cachèrent leurs armes, fut remarquable.

ELVEN

Calvaire des « Fusillés » de Guého. Route de Sérent. Ici furent abattus trois jeunes garçons le 15 juillet 1944

Elven est entrée dans la Résistance active dès 1941 par l'aide apportée aux commandos de la France libre des missions *Savana* puis *Overcloud*.

Maillon de la chaîne d'évasion des aviateurs alliés, elle comptera : 19 fusillés déportés ou internés.

Une section F.F.I. y fut formée et participa entre autres, à la libération de Vannes, aux côtés des Américains. « Savana » – « Overcloud »

SAINT-AVÉ

Monument des « fusillés » situé au nord du stand de tir du polygone au pied d'une butte, au milieu d'un taillis, une stèle de granit rappelant un menhir, un gros bloc de granit rappelant un dolmen.

De 1941 à la Libération de 1944, 35 résistants dont 6 inconnus tombèrent en ces lieux.

VANNES

« A un Résistant inconnu », sur une pierre tombale de granit bleu, 43 noms de résistants fusillés ou morts en déportation rassemblés sur une stèle et deux noms de F.F.L., sur une autre, rappellent, sur le plateau de la Garenne, les sacrifices de la Résistance à l'occupant.

Renault Gilbert : Compagnon de la Libération. Premier agent secret et chef de réseau de la France libre, sous l'appellation de « Colonel Rémy », ce Vannetais passera à la postérité.

Marchais Maurice : Médaille de la Résistance. Maire du chef-lieu révoqué par Vichy en 1940. Cette figure vannetaise, sous le pseudonyme de « Claude », mettra sur pied un mouvement de Résistance, dont une des missions sera l'évasion des aviateurs alliés, après leur hébergement chez des familles de Vannes et sa périphérie, notamment à l'île de la Jument dans le golfe du Morbihan. Une autre mission consistera dans le sabotage de la voie ferrée, entre Elven et Sainte-Anne-d'Auray.

Lincy Jules et Favrel Robert : A la gare de Vannes, deux agents membres d'un réseau créé au sein de la S.N.C.F., s'activeront à renseigner les Alliés sur le trafic ferroviaire allemand et à perturber celui-ci. Ils mourront tous deux en déportation.

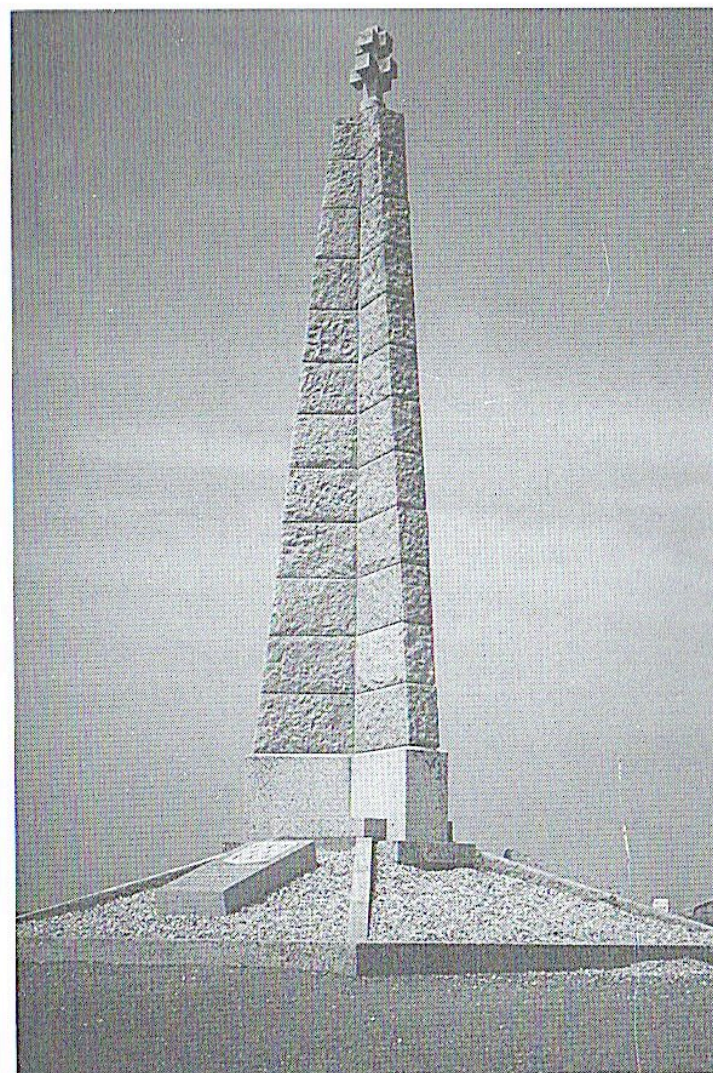
Guillaudot Maurice : Compagnon de la Libération. Chef de la gendarmerie du Morbihan. Alias « Yodi » membre du réseau « Cockle/B.O.A. », il fournira à Londres des plans détaillés, établis par ses gendarmes, concernant le mur de l'Atlantique.

Ayant pris la tête du réseau « Action », il sera arrêté puis interné.

Chenailler Paul : Compagnon de la Libération. Capitaine au long-cours, Directeur départemental du ravitaillement général, remplacera « Yodi », puis regroupera tous les mouvements et réseaux encore opérationnels après les exécutions et déportations massives.

Il prendra, sous le pseudonyme de « Colonel Morice », le commandement des unités F.F.I. du Morbihan, notamment à Saint-Marcel.

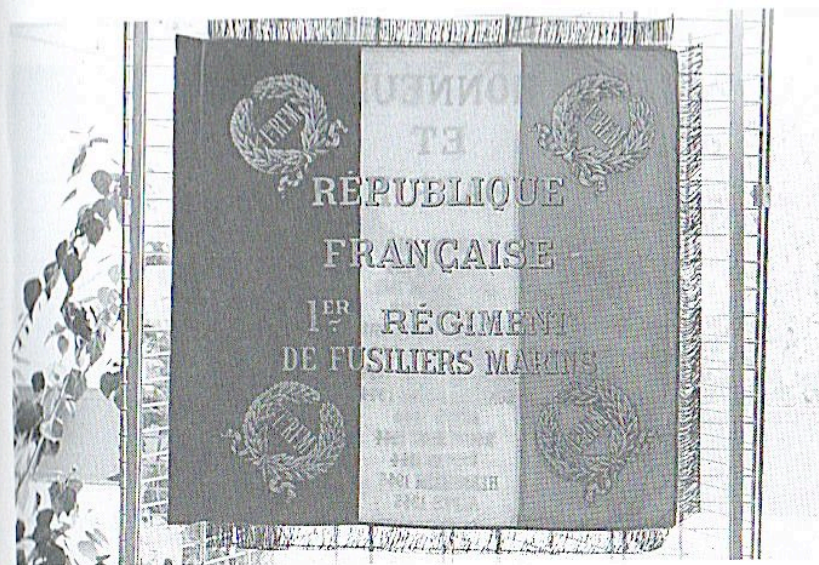
Le 1^{er} bataillon F.F.I. de Vannes, aux côtés des chars américains et des chasseurs parachutistes de la France libre, se distinguera lors des combats menés pour la libération de la ville.



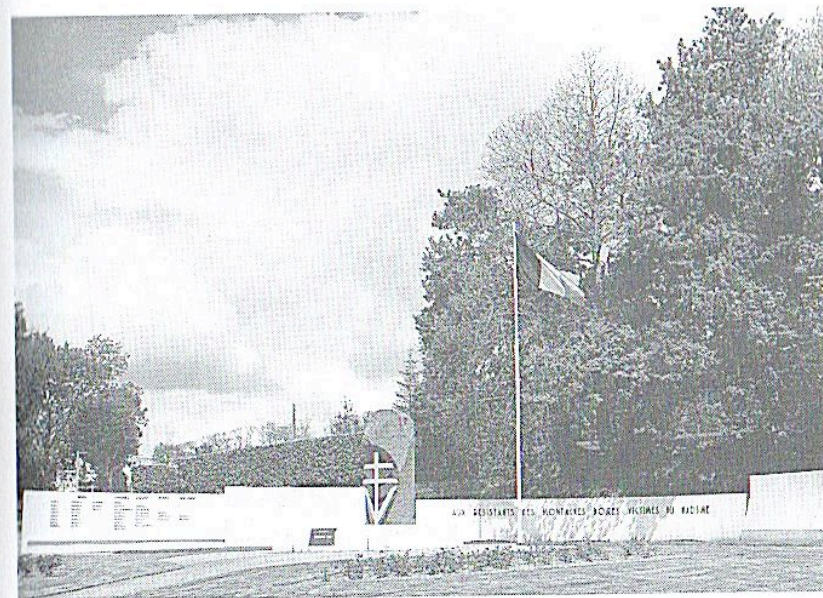
Penthièvre, le monument à la Résistance.



Lorient, monument rappelant, sur le cours de Chazelles, la reddition des troupes allemandes aux forces françaises le 10 mai 1945.



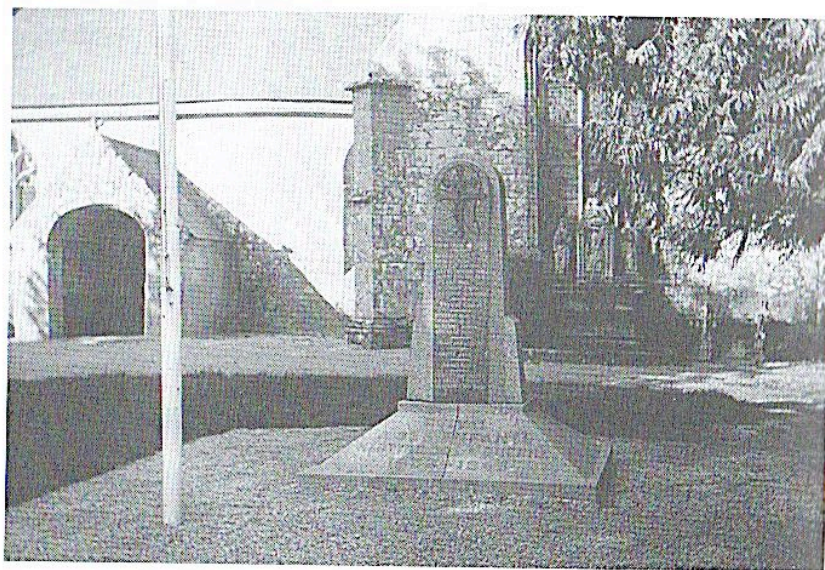
Lorient, école des Fusiliers marins.
Le drapeau du 1^{er} régiment de fusiliers marins des Forces françaises libres.



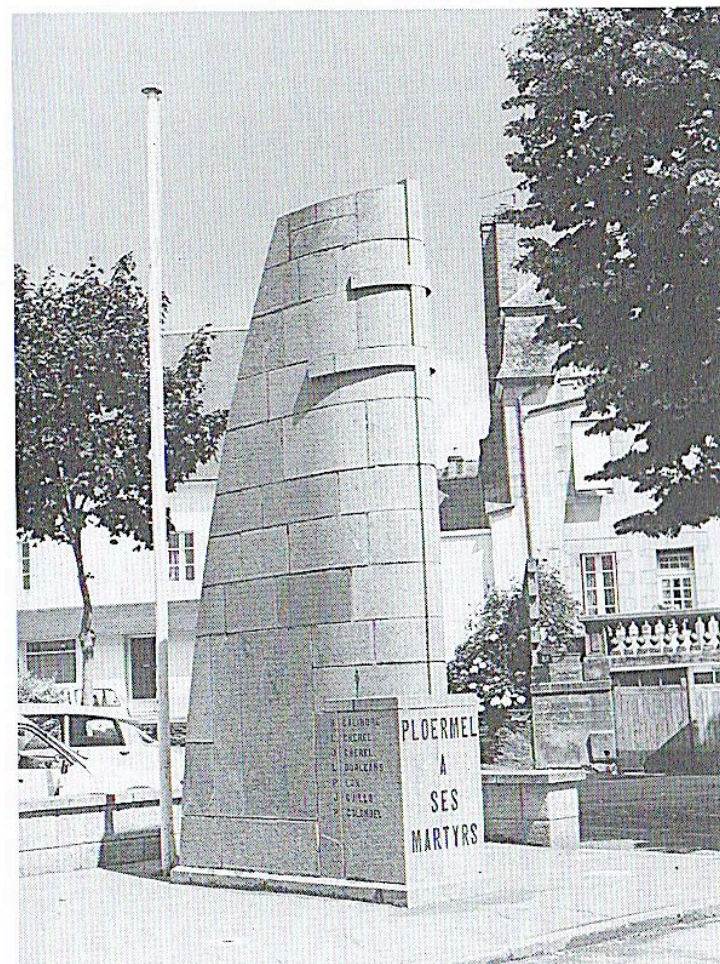
Gourin, le monument « Aux Résistants des montagnes Noires ».



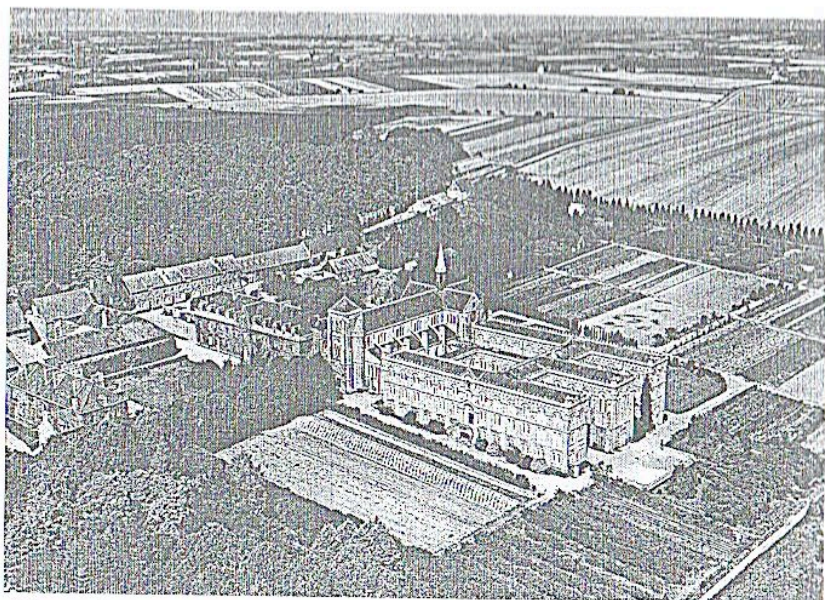
La Nouette. Commémoratif de la bataille de Saint-Marcel, le 18 juin 1944.



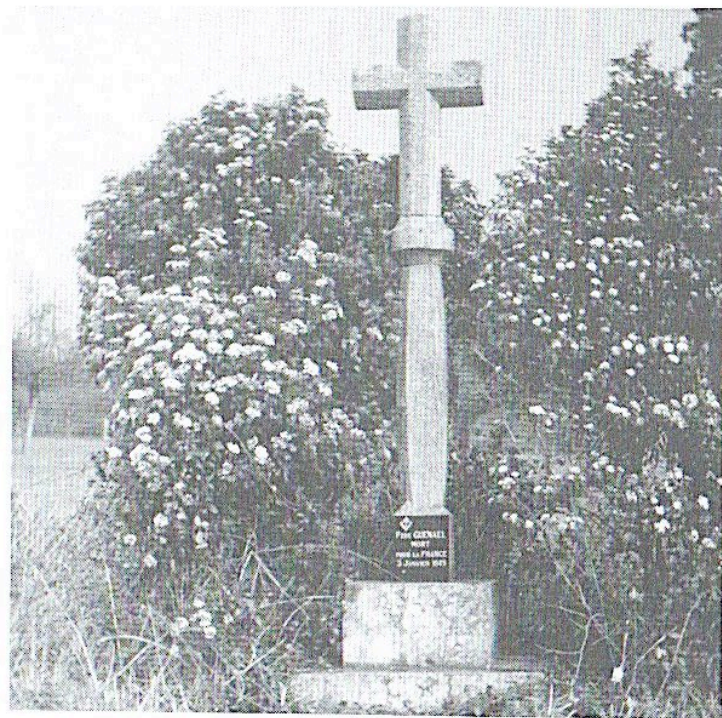
Pontivy, stèle de Stival.



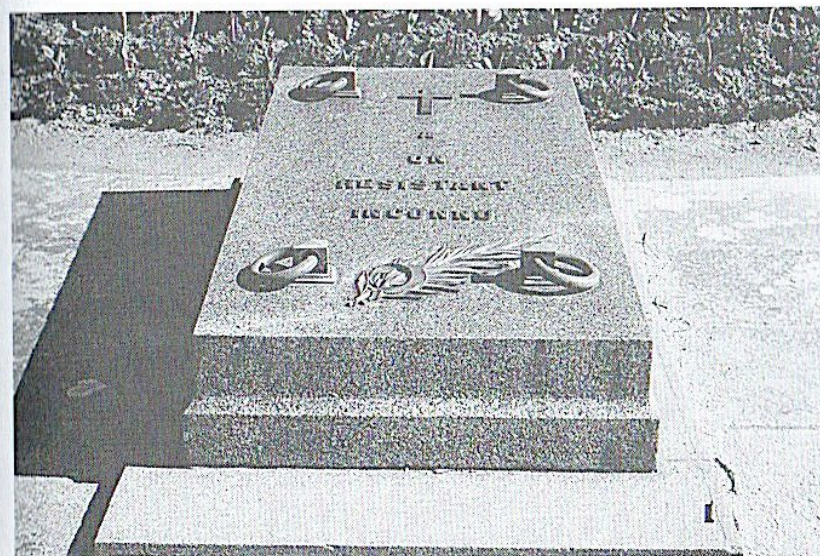
Ploërmel, monument à la Résistance.



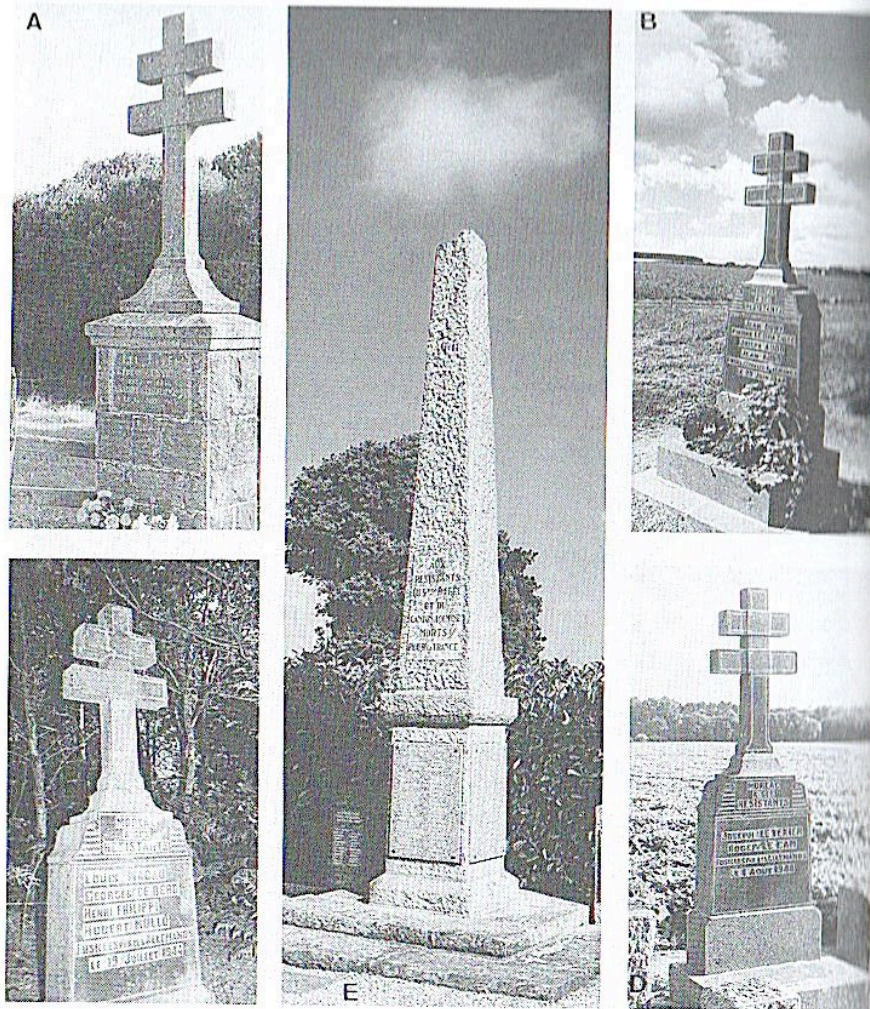
Abbaye de Timadeuc, vue aérienne.



Le calvaire de l'abbaye de Timadeuc.

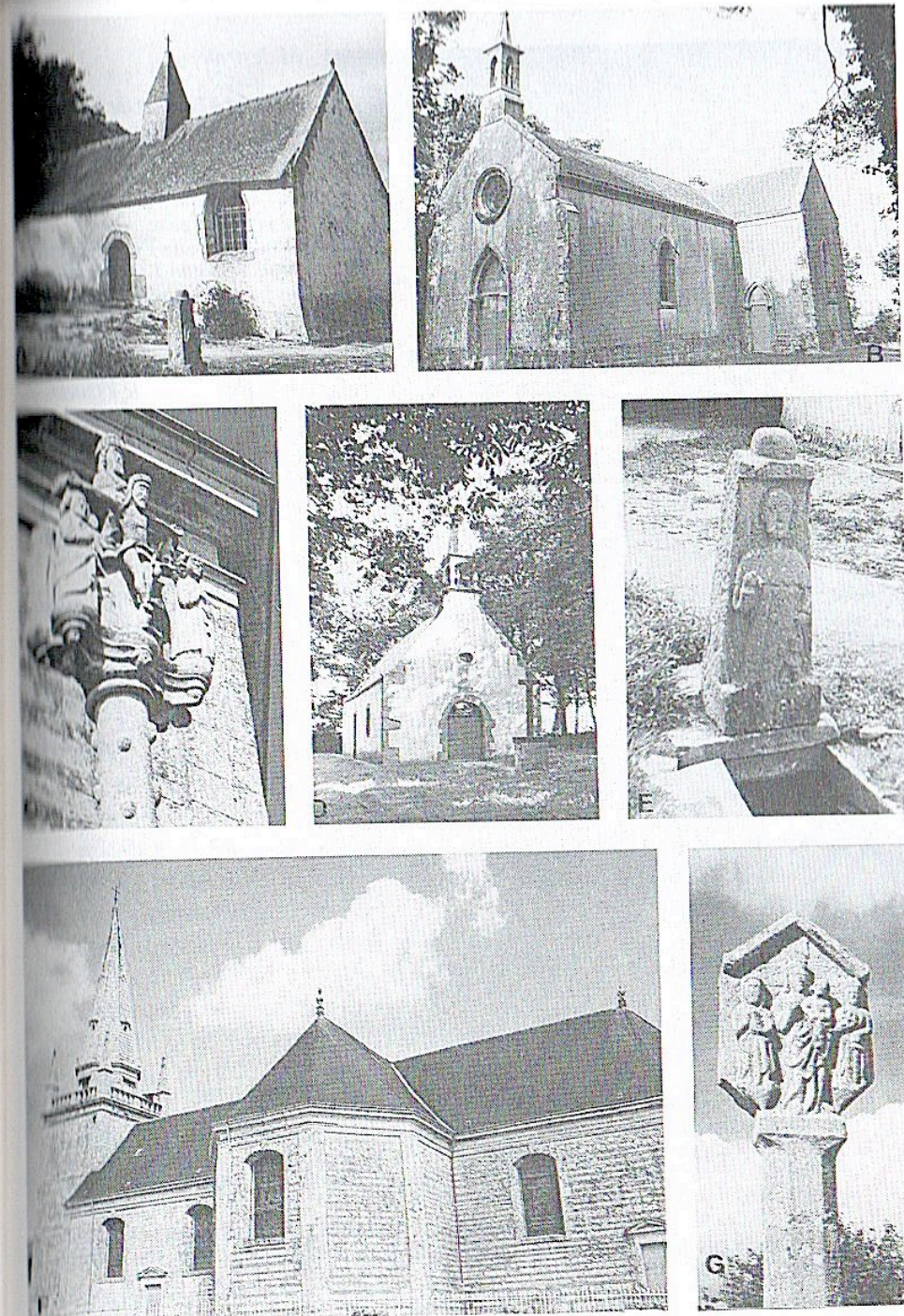


Vannes, monument aux morts du plateau de la Garenne.



Le prix de la Liberté

A. Kergal – Le 12.06.44, Gédéon Février, de Moréac, est surpris par l'ennemi et sauvagement abattu. B – La Croix Blanche – Le 29 juin, un parachutiste F.F.I. accroche une troupe de cavaliers. Le résistant Jean Duby et trois hommes présents (Pierre Le Brazidec, Joseph et Jean Audo) sont fusillés, tandis qu'on brûle une maison. C – Carrière de Logean – Le 19 juillet, à proximité du maquis local, les occupants fusillent 4 combattants de Saint-Marcel : Louis Nadau, Georges Le Berd, Hubert Molio et le parachutiste Henri Philippi. D – Kérimars – Après les combats du 1^{er} août, deux résistants de Moréac, Joseph Le Texier et Roger Le Cam sont fusillés. Le frère du second était tombé à Régigny, le 9 juin précédent. E – Porh Legal – Là où il se rassembla pour la première fois au grand jour (le 3.08.44), le 4^e bataillon F.F.I. a érigé un monument à ses morts et aux patriotes du secteur tombés pour la liberté.





Malestroit

*Citation à l'Ordre de l'Armée
La Maison des Augustins de
Malestroit*

*Sous la direction patrioti-
que et courageuse de sa
mère supérieure*

*Mme Beauvais Yvonne a été
pendant toute l'Occupation
un foyer ardent de la Résis-
tance en Bretagne...*

*a caché et hébergé de nom-
breux résistants dont le chef
de la Résistance de l'Ouest.
En 1944, après le combat
du 18 juin à Saint-Marcel,
n'a pas hésité à recueillir
de nombreux Français blessés
dans cette rencontre
malgré la présence d'une
Gestapo active dans la
localité...*

*... risquant ainsi les plus
graves sanctions indivi-
duelles et collectives.*

Paris le 11 mai 1949

*Le ministre de la Défense
nationale*

Ramadier

Cette citation, soulignée quarante ans plus tard, rappelle le soutien apporté par cette clinique aux résistants cantonnés dans le maquis de Saint-Marcel à deux kilomètres de là. Comme Malestroit était aussi le lieu de cantonnement de la garnison allemande d'occupation, on comprendra les trésors d'ingéniosité dont durent faire preuve les Religieuses, soutenues par la population locale, pour ne pas compromettre la sécurité des résistants et alliés hébergés. Elles allèrent ainsi jusqu'à habiller des soldats de leur voile pour qu'ils puissent se fondre dans le chœur des moniales en oraison.

18 JUIN 1990 : L'OPÉRATION « FLAMBEAUX ». DE BRETAGNE À PARIS

(vue par un « escorteur » des Côtes-d'Armor)

Une jeep de collection, fumant noir et frisant le 60 à l'heure au risque de rendre son dernier souffle, s'achemine vers Saint-Brieuc ce samedi 16 juin 1990. A son bord trois anciens guerriers, dont l'un fort bedonnant et un jeune garçon tenant un flambeau.

Ils ont quitté Paimpol après une cérémonie au monument des F.F.L. de la Marine marchande et vont faire un arrêt au monument de la « plage Bonaparte » à Plouha en présence des représentants du réseau d'évasion « Shelburn ». Puis ce sera un autre arrêt au monument de ceux du « Viking » à Saint-Quay-Portrieux avant de rejoindre à Saint-Brieuc, devant le monument aux morts, les flambeaux acheminés à partir de trois autres hauts lieux de la Résistance du département : Servel, Duault et Jugon. Prise d'armes en fanfare, discours, lecture de l'« appel du 18 juin ».

Le lendemain, 17 juin à 18 h, c'est le rendez-vous à Rennes des délégués des départements bretons (4 F.F.L. et 4 M.D.R. par département) et l'accueil par les organisateurs de l'opération « Flambeaux » pour la Bretagne.

A 19 h nous sommes conduits à la réception à l'hôtel de ville : allocutions d'Edmond Hervé, maire de Rennes et de Jean Marin, la célèbre voix de l'émission de la B.B.C. « Les Français parlent aux Français ». Champagne d'honneur puis « dîner du cinquantenaire » offert par le comité d'organisation régional.

18 juin. Une rude journée commence ; le programme est copieux et parfaitement minuté.

C'est le branle-bas à la fraîche aurore pour être en place au

Mémorial des martyrs de la Résistance et de la Déportation à 8 h 30. Prise d'armes, allumage de la flamme du Mémorial et des 16 flambeaux des départements bretons portés par des jeunes gens lauréats du Concours de la Résistance. Deux femmes de l'île de Sein, en costume traditionnel, droites comme des statues, se tiennent de part et d'autre du monument. Maintenant, précédées par des motards, 16 jeeps roulent lentement, portant les 16 flambeaux de la Résistance bretonne vers la place de la Mairie où nous sommes accueillis par une aubade donnée par une musique britannique. Les personnalités et le dispositif militaire se mettent en place pour la cérémonie rituelle, cérémonie qui s'achèvera par l'Appel du 18 juin lu par un ancien des F.F.L. et le « Chant des Partisans » magistralement interprété par une chorale de jeunes militaires.

Malgré la qualité de l'accueil, il n'est pas question de s'attarder dans la capitale bretonne ; le marathon continue. Dès la fin de la prise d'armes nous sommes conduits à la gare de Rennes où Bernard Lucas, président des F.F.L. rennais prend en main, avec une autorité souriante le détachement des 34 délégués bretons qu'il va cornaquer tout au long de notre périple à Paris.

11 h 07 : départ du T.G.V. Un repas nous est servi. Bientôt les chants s'élèvent ; la joie est au rendez-vous de la fraternité.

A l'arrivée, gare Montparnasse, des hôtes de la Ville de Paris, charmantes comme il se doit, s'empressent. Embarquement en car, direction la Chancellerie où a lieu le rassemblement de tous les délégués venus de France et aussi des départements d'outre-mer et des anciennes colonies qui se rallient à la France libre. Chacun reçoit un badge indiquant le haut lieu de Résistance qu'il représente. On nous sert des rafraîchissements. Il fait chaud.

15 h 30 : embarquement, par région, dans les cars qui nous conduisent en haut des Champs-Élysées où a lieu la mise en place pour le défilé. La foule des Parisiens agglutinés derrière les barrières métalliques nous contemple. On allume les flambeaux, les drapeaux se déploient.

La musique militaire a donné le signal ; le cortège s'ébranle sur l'air de la marche lorraine. Les applaudissements fusent avec les cris d'enthousiasme. Miracle, on ne sent plus le poids des ans, chacun se redresse et allonge la jambe... le jour de gloire est arrivé. C'est la grande armée des combattants de la Liberté, ceux des F.F.L. et ceux des combattants de l'ombre, unis, soudés dans une même ferveur et qui passent fièrement sous l'Arc de Triomphe.

Nous nous serrons maintenant à notre emplacement réservé. Il fait une chaleur lourde. La station debout va devenir pénible pen-

dant une heure d'attente ponctuée par l'arrivée fractionnée des voitures des hautes personnalités officielles.

« Comme s'ils ne pouvaient venir tous en même temps » murmure une dame aux traits tirés par la fatigue et qui porte la rosette des M.D.R.

Enfin voici venir le cortège du chef de l'Etat. Il passe devant la troupe et va saluer les personnalités. Puis c'est l'instant solennel tant attendu : le président de la République dévoile la grande plaque de bronze scellée à même le parvis sous l'Arc de Triomphe et qui reproduit l'Appel du 18 juin. Un silence ému règne sur l'assistance pendant que sont diffusées les paroles du célèbre appel historique.

Lorsque nous nous retrouvons de retour dans les jardins de la Chancellerie, chacun apprécie de pouvoir se détendre à l'ombre. Des tentes sont dressées où l'on sert des boissons fraîches et des sandwiches.

Le soir, c'est la grande réception à l'hôtel de ville, splendide demeure digne de la plus belle ville du monde.

Dans la grande salle d'honneur, le maire de Paris nous gratifie d'un discours élogieux auquel répondent tour à tour le général Jean Simon, président des Français libres, et le conseiller d'Etat (H) Jean-Jacques de Bresson, président national des Médailleurs de la Résistance française. Merci Paris pour cet accueil que vous jugez digne de votre cité et à la hauteur de ce que nous représentons. Paris, Compagnon de la Libération, reçoit les représentants de ceux qui, venus des sables du désert, par la mer ou les airs, ou surgis des maquis ont contribué à la renaissance de notre patrie, symbole immuable de la Liberté.

Que dire du dîner qui nous est servi ensuite, sinon qu'il fut excellent.

Cette journée du 18 juin devait se terminer en apothéose par un spectacle en nocturne sur la Seine entre le Pont-Neuf et le pont du Carrousel, l'hommage de Paris au général de Gaulle et à l'épopée de la France libre.

Ce spectacle sensationnel mettait en œuvre des moyens formidables, une mise en scène merveilleuse alliant la pyrotechnie à l'illustration sonore avec une maîtrise parfaite de la synchronisation des divers tableaux. Ceux-ci faisaient revivre l'histoire de 39 à 45 : le déferlement des tanks et des avions allemands sur la France ; la capitulation, le départ du général de Gaulle pour Londres, l'Appel, la Résistance, le Débarquement, Paris libéré, la Victoire et enfin l'hommage à de Gaulle.

Un éblouissant feu d'artifice clôturait cette extraordinaire fresque historique. Nous étions également éblouis dans nos cœurs et pleins de reconnaissance pour tous ceux qui avaient organisé pour nous une telle journée, ce 18 juin 1990 inoubliable.

Merci à tous ceux qui depuis le Département à la Région, jusqu'à la capitale ont su œuvrer avec tant d'efficacité pour nous faire connaître des moments aussi exaltants. Merci.

Désiré Camus, Médaillé de la Résistance
Côtes-d'Armor

LES BRETONS DE LA FRANCE LIBRE

(article du médecin général Sicé,
Revue de la France Libre, n° 89, Juin 1956)

L'histoire des Bretons de la France libre fait partie intégrante des origines de la France libre.

Le 18 juin 1940, le général de Gaulle en appelle de Londres à tous les Français : « Notre Patrie est en péril de mort. Luttons tous pour la sauver. Vive la France. »

Et les ondes se taisent sur cette poignante invocation : elle met fin à l'acceptation, à la résignation, à la désespérance. Le Breton, fier de l'hermine de son blason, fidèle à sa devise ancestrale, ne transigeant pas avec son devoir, méprisant la mort scrute l'horizon d'où lui vient cet appel.

Le 19 juin 1940, à 15 heures, le bateau « Oiseau de la Tempête » piloté par ses patrons Corre et Hervé, quitte Le Primel, port de la commune de Plougasnou, ayant à son bord six volontaires. Quatre autres ayant manqué le départ embarquent sur un chalutier belge en partance pour l'Angleterre. De ces dix premiers volontaires six ne sont pas revenus. Le patron Corre a fait toute la guerre dans les F.N.F.L., l'un de ses fils a glorieusement disparu avec le « Surcouf ».

Le lendemain, 20 juin, la barque « Le Primel », patron Tanguy, emporte à Guernesey quatre-vingts passagers ; il y fait un deuxième voyage le 25, avec un effectif à peu près équivalent ; mais le 30 juin il mettra le cap directement sur Plymouth avec un nouveau lot de voyageurs.

De divers points des côtes bretonnes, les barques partent à destination de l'Angleterre : ce sont les Iliens qui, sans tergiverser, quittent Sein et leur foyer ; de Douarnenez, le 21 juin, le « Don Michel

Noblet » patron Loaguen, part de la cale d'Ouessant ayant à son bord, parmi ses passagers, une jeune Bretonne, Yvonne Bedu. Puis c'est le langoustier la « Marie-Louise », de Camaret, qui rejoint l'Angleterre avec tout son équipage. Le mouvement s'accélère : de maintes autres criques de nos côtes tourmentées les départs se succèdent par cette route périlleuse semée de dangers et d'embûches, que contrôle déjà l'ennemi, qui aboutit aux falaises de la côte anglaise. Nombre de jeunes gens de l'intérieur, parmi eux des adolescents de quatorze, quinze, seize ans, les uns à bicyclette, le plus grand nombre à pied, se dissimulant pour éviter d'être arrêtés, battent les routes et sentiers de la Bretagne en direction de ses côtes surveillées par l'ennemi. Combien d'entre eux disparurent au cours de ces traversées hasardeuses avant d'atteindre l'Angleterre ? Nul ne peut le préciser : la mer est leur linceul. D'autres marins — bretons pour la plupart — surpris en cours de navigation par l'armistice, en divers points du globe, appareillent délibérément pour tel port de la Grande-Bretagne.

Les Bretons débarquaient sans ressources en Angleterre, parfois dans le plus complet dénuement quand ils avaient essuyé du gros temps. La générosité spontanée de nos amis anglais s'efforçait de les secourir. Aussi dès le mois d'août 1940 se constituait à Londres un groupement de Bretons, « Fidel Armor » présidé par Mme Thébault-Montgermont. Sa mission était non seulement d'accueillir nos compatriotes, mais encore de leur prodiguer immédiatement une aide morale et matérielle.

Le développement accéléré de ses interventions, imposé par des arrivées de plus en plus fréquentes, détermina sa complète transformation : « Fidel Armor » passa le flambeau à l'association « Sao Breiz » qui fit appel non pas seulement aux Bretons présents en Grande-Bretagne, mais à toutes les colonies bretonnes dispersées dans le monde, créant ainsi plus qu'une nécessaire solidarité, mais une responsabilité commune à l'égard de ces fils de Bretagne qui, ayant tout quitté pour reprendre les armes et sauver la patrie, ainsi que les y conviait le général de Gaulle, demandaient, si les hasards de la guerre leur étaient funestes, que parents, veuves, orphelins fussent secourus, aidés, soutenus.

Le foyer de Londres fonctionna sans interruption, accueillant les Bretons arrivant directement de Bretagne et aussi les marins, aviateurs, soldats, pêcheurs que les mutations ou les circonstances conduisaient en Grande-Bretagne. Nos réunions mensuelles furent pour tous un précieux réconfort.

Les ressources de l'association furent multiples : cotisations et

dons de ses membres, vente d'insignes divers, bagues, broches, portant gravées ou sculptées l'hermine et la croix de Lorraine, séances de chansons, de danses, de musique bretonnes, avec l'innombrable variété de notre folklore.

Mais c'est dans les territoires libres d'outre-mer que cette solidarité s'affirma avec le plus d'ampleur. La colonie bretonne de Brazzaville fit parvenir à Sao Breiz £ 4/303-4-0 qu'elle s'était patiemment procurée par des fêtes de charité successives ; celle de Douala avait pu réunir £ 846-0-0 dont elle crédita l'association. La société « Le Biniou » de Madagascar fit don à Sao Breiz du produit de ses ventes et de ses fêtes, soit : £ 900-0-0 ; de la Gold Coast, l'enthousiasme et la persévérance de M. Leiterer lui permirent de nous adresser, en plusieurs virements £ 332-17-9. Des dons en espèces et en nature émanaient de couvents de religieuses établis en Angleterre (Frome, par l'entremise de sœur Corentin, £ 150-0-0) ; de Beyrouth les efforts conjugués, infatigables, du colonel et de Mme Carbonnier, de sœur Rouquette de l'Ecole française — Immaculée Conception — d'Acrafié assurèrent les expéditions fréquentes de vêtements, layettes, etc. : « nous sommes si heureuses de travailler un peu pour notre chère France si éprouvée », écrivaient les enfants d'Acrafié. La R. Mother Joseph, de San Francisco, confiait au commandant Salatin des caisses d'effets divers et des dollars qu'il remit à l'association, à son retour en Angleterre. Il faut rappeler les dons émanant des bateaux « La Désirade », le « Fort de Troyon », les offrandes des colonies bretonnes d'Afrique du Sud destinées à la population de Saint-Malo, de Saint-Pierre-et-Miquelon, du Canada.

Dons et versements arrivaient accompagnés des mêmes recommandations, des mêmes obligations : l'association Sao Breiz devait les utiliser pour aider d'abord les Bretons, engagés volontaires F.F.L., pour secourir ensuite, à la victoire, les veuves et les orphelins, prendre en charge les enfants et les adolescents qui devront, sous la responsabilité des membres du Comité directeur, être orientés vers un métier, une profession, en mémoire du sacrifice du père, tué ou disparu et que celui-ci leur aurait procurés, s'il avait retrouvé sa famille au retour des combats de la France libre.

L'amitié agissante de nos amis de Grande-Bretagne vint, avec ses collectes propres, ajouter de nouvelles ressources à toutes celles des soutiens de Sao Breiz. Le groupe des « Amis de la Bretagne — Friends of Brittany » créé par le Cornish Gorseld et placé sous la présidence d'honneur d'un vieil ami de la Bretagne, le chanoine G. H. Doble, mettait à la disposition de l'association sa com-

plète assistance, non pas seulement pour aider les Bretons présents en Grande-Bretagne, mais aussi pour secourir les veuves et les orphelins de la guerre et de l'Occupation.

Aucun de nous n'a oublié la grandiose et sympathique manifestation de Penzance, le 5 septembre 1942, du Cornish Breton Committee, présidé par l'Honorable Juge Scobel-Armstrong et celle non moins imposante des fêtes celtiques du French Coordinating Committee, en Ecosse, sous la présidence effective du Très Honorable Lord Inverclyde. A l'occasion de ces réceptions où la cordialité rivalisait avec la magnificence, Mrs. Ashley-Rowe écrivait : « La Bretagne a peut-être gardé son individualité d'une façon plus marquée que la Cornouaille, mais le Breton est avant tout un bon Français : Breton chez lui. Français à l'étranger. » Patriotisme, fier et religieux sentiment de l'honneur sont en effet la marque de notre race : « Potius mori quam foedari. » Ils se retrouvent chez ces Bretons du 137^e d'infanterie qui, à Teteghem, en 1940, se firent tuer sur place, sans esprit de retraite, dignes émules de leurs aînés de la tranchée des Baïonnettes.

Afin de garder le contact avec les colonies bretonnes dispersées outre-mer, de tenir tous les Bretons F.F.L. au courant des événements, des mutations que suivait à Londres l'association, un bulletin mensuel de liaison avait été créé, organe des Volontaires bretons de la France libre : son titre « Sao Breiz », ses rédacteurs, tous les membres de l'association, étaient bretons. Faute de ressources, ce bulletin mensuel disparut quelques mois après la libération du territoire, avec son dernier numéro : avril 1946. Peut-être n'avait-il plus motif de se survivre, mais les colonies bretonnes outre-mer nous firent le reproche de le leur avoir supprimé.

Ce tribut payé aux origines des Bretons de la France libre nous ramène au destin de tous ces Volontaires qui, suivant leurs aptitudes, furent répartis à Carlton Gardens entre la marine, l'armée, l'aviation de la France libre. Dès la fin de juin 1940, le général de Gaulle confiait au vice-amiral Muselier qui venait d'arriver à Londres la mission d'organiser la marine de la France libre. Il fallut en créer, un à un, tous les éléments, armer ces unités, les grouper. Pour signe de ralliement, ils arboraient la croix de Lorraine brodée sur le fanion flottant en proue. Les noms de ces navires sont gravés dans la mémoire de leurs équipages. La légendaire division des chasseurs coula plus d'un sous-marin ennemi. Mais les F.N.F.L. connurent des pertes douloureuses : des Bretons comptaient parmi les équipages du « Chasseur 8 Rennes », de « La Combattante », du « Narval », de « l'Alyse », la « Perle », la

« Casamance », la « Ville de Tamatave », le « Tunisien », le « Gravelines », le « P.L.M.3 », la « Junon ». Le croiseur sous-marin « Surcouf », disparaissant tragiquement le 18 février 1942 avec son commandant Blaison, entraînait par le fond, à lui seul, douze marins bretons.

Dans les forces terrestres de la France libre, les volontaires bretons étaient répartis dans toutes les unités : 1^{er} Bataillon de fusiliers marins commando fusiliers marins, bataillon d'infanterie de marine, bataillons de marche. Nombre d'entre eux arrivèrent à Brazzaville, dès septembre 1940, grossissant l'effectif de ces Français volontaires, provenant de toutes les parties du monde. Ils étaient de tous âges, de cet adolescent de seize ans qui, à mon reproche d'avoir si jeune quitté ses parents, me fit cette réponse péremptoire : « Mais les Allemands sont chez moi », au margis de réserve Le Ray, parti de Douarnenez. Plusieurs furent de la première promotion d'aspirants de l'école militaire Colonna d'Ornano, créée à Brazzaville. D'autres plus impatients demandèrent à rejoindre les bataillons de marche qui, les uns après les autres, étaient dirigés sur les T.O.E. De ceux-ci, les uns partirent de Fort-Lamy avec le général Leclerc, pour la conquête de Koufra, du Fezzan, la traversée du désert, l'entrée à Tripoli, le 24 janvier 1943, avec le groupement Dio, la bataille de Ksar Rhilane, la formation de la 2^e D.B., les grandes étapes de la victoire, enfin, de la Normandie à Berchtesgaden, en libérant Paris et Strasbourg. Les autres furent de la 1^{re} D.F.L., avec elle ils ont écrit les pages de Massauah, Cheren, Tobrouk, Bir-Hakeim. Une note du colonel de Kersauson de Pennendreff qui, en sa qualité de chef d'escadron commandait le G.R. 2 du 1^{er} R.M.S.M. évoque la formation de la 1^{re} colonne volante, quand, le 12 juillet 1942, les Bretons retrouvèrent les chars au camp de Sidi Ben Youssef.

« Du camp nous découvrons la vallée du Nil, il fallait pour s'y rendre passer devant le Sphinx. Au sud, les Pyramides de Chéops dominaient le paysage désertique, au Nord, celle de Sakhara. Là, nous rejoignirent d'autres Bretons, les légionnaires du lieutenant Coutanceau de Brest, l'atelier du lieutenant Colin de Saint-Malo, les jumelages de 13-2 du brigadier Border de Morlaix.

« Le 21 juillet, anniversaire de la bataille des Pyramides, le 26, fête de Sainte-Anne et le sermon du bon père Hirleman dans la baraque du mess. Il faisait chaud, dehors c'était l'Egypte, ses Pyramides, sa poussière et ses mouches. Mais pour chacun de nous une vision intérieure, un désir intense vers le pays de nos rêves, au ciel de nuages, de vent et de couleur, ses landes et ses côtes... Pour l'at-

teindre, il fallait partir et le travail de mise au point des moteurs, des radios, des équipages continua, désespérant parfois.

« Enfin, le 8 août défilait devant le général de Gaulle accompagné des généraux Catroux et Kœnig, la première formation blindée française reparaissant sur les champs de bataille après 1940. En tête, l'automitrailleuse Yann An Tan conducteur Le Roux, de Brest, portant l'insigne du 1^{er} R.M.S.M., mais aussi l'hermine et la devise Ar Galon Vat. Le général de Gaulle, dans sa harangue, sut créer cette résonance profonde à laquelle, je crois, les Bretons sont particulièrement sensibles.

« Ensuite, le 15 août, ce fut le départ The L.F.F.F. Column. Jusqu'au 10 septembre, en réserve et garde des terrains d'aviation — ensuite rattaché à la 7^e division blindée, les rats du désert — et le 23 octobre, El Alamein. Si la contre-attaque blindée du Kiel Crup ne permettait pas à la 13^e demi-brigade de se maintenir sur l'Himmeinat, du moins l'action ennemie était-elle arrêtée dans la plaine. Il y laissait cinq chars et deux A.M., un char 75 faisait demi-tour devant le canon de 25 du jeune Stephen, de Quimper, dix-huit ans, benjamin de la Colonne. »

Au départ si difficile, bien des Bretons « étaient là ».

Les Forces aériennes françaises libres comptaient des volontaires bretons parmi leurs équipages de bombardiers, les parachutistes, les pilotes de chasse.

En novembre 1943, une filiale de l'association Sao Breiz s'installait à Alger, pour étayer le Foyer du Marin. Sous l'impulsion du Dr Vourc'h, élu président du Comité d'action, elle eut une influence utile.

Au jour de la Libération, alors que l'ennemi avait à peine été chassé de la Bretagne, un camion conduit par Le Breton transportait à travers les campagnes et les villes, vêtements, chaussures, layettes, vivres, lait, stockés en Angleterre ; des Bretonnes volontaires en assuraient la distribution aux veuves et aux enfants. Quatre autres répartitions analogues furent faites en 1946.

Le 28 juillet 1945, l'association Sao Breiz établissait son siège central à Morlaix ; elle élisait un nouveau Comité directeur qui prenait alors la responsabilité de tenir les engagements pris à l'égard des membres de l'association en Grande-Bretagne et dans les territoires d'outre-mer. Par sa décision et sous son contrôle, des secours furent alloués à toutes les veuves qui en faisaient la demande, en conclusion des enquêtes faites sur leur situation res-

pective. Des bourses d'études furent données aux orphelins et orphelines.

... A l'heure actuelle, le C.C.P. de l'association qu'a remarquablement géré Ernest Sibiril est à peu près épuisé. Il a tenu ses engagements, rempli ses obligations, allégé même des misères collectives, ainsi qu'il l'a fait sous forme de don à la ville de Brest, le 26 août 1947, après l'explosion sur rade d'un navire chargé de nitrates.

En terminant cette rapide histoire des Bretons de la France libre, l'association Sao Breiz se doit de rendre hommage à trois de ses membres fondateurs décédés. Le médecin-colonel Gaston Bizien mourait subitement à l'hôpital de Brazzaville, le 2 décembre 1945, des suites d'un accident d'avion. Dirigeant en A.E.F. la filiale de Sao Breiz, il n'avait cessé de se dépenser pour recueillir des dons de toutes sortes qu'il faisait parvenir à Londres à l'association.

Monseigneur Le Mailloux, vicaire apostolique du sud Cameroun, succombait à Douala, le 17 décembre 1945. Aidé de Nedellec, en dépit de lourdes charges de ses œuvres, l'œuvre sacerdotale d'Edéa, l'œuvre des Frères indigènes, l'œuvre des Servantes de Marie, il excellait à obtenir des dons en nature et en argent, destinés, il ne manquait jamais de le rappeler, à aider, à secourir les Bretons.

Jean Cueff de la Marine marchande, décédé à l'hôpital Saint-Antoine à Paris, le 16 mars 1946. Passé en Angleterre, il s'était engagé le 2 juillet 1940 dans les F.N.F.L. Membre fondateur de Fidel Armor puis de Sao Breiz, Cueff n'était jamais rentré d'un de ses voyages ou de ses campagnes sans rapporter à l'association des dons : vivres, vêtements, lait, argent. A Londres il était un merveilleux animateur de nos réunions et insufflait sa foi à ceux qu'une fatigue momentanée pouvait déprimer, « Sao Breiz refera la Bretagne et sauvera la France ». Cette phrase lui était familière : il est équitable de la rappeler, en terminant cette histoire.

A. SICE

LA BRETAGNE, SYMBOLE DE LA RÉSISTANCE FRANÇAISE

(Extrait de « Sao Breiz »,
Revue des Bretons de la France Libre, n° III, 1941)

Au bout de l'Europe et de la France, une formidable péninsule de granit et d'ardoise fend l'Atlantique de son éperon affilé par les vagues. C'est la Bretagne. Les feux tournants et les feux fixes de ses pointes avancées et de son chapelet d'îles perdues en mer, sont les derniers signes que l'homme fasse à l'homme avant d'atteindre le Nouveau Monde.

Malgré la violence de ses tempêtes d'hiver, la Bretagne n'est pas seulement, comme on le croit parfois, une presque île mélancolique, dont le charme doux et triste tiendrait surtout à son ciel gris et à l'âme qu'une telle atmosphère peut créer. La Bretagne connaît aussi les fêtes du soleil et les richesses qu'il apporte à la terre. Province qui s'est donnée librement et définitivement à la France, il y aura bientôt six siècles, par les mariages successifs de sa duchesse Anne avec les rois Charles VIII et Louis XII, la Bretagne, avec toutes ses originalités, est aussi à l'image de la nation dont elle fait partie : chez les Bretons, le culte des traditions ancestrales, du courage et de l'honneur se mêle au goût de l'aventure, de la découverte de l'adaptation à la vie moderne : à quelques kilomètres de petites églises où se tient chaque année le pardon pittoresque du vieux saint local, se dressent les formes de radoub et les grues électriques des plus grands chantiers français de construction navale. A peine sorti du village aux toits de chaume et des landes jalonnées de menhirs et de dolmens, s'ouvrent les perspectives de grandes villes telles que Brest, Rennes ou Nantes. Marins aux vêtements de toile rouge ou bleue, paysans et paysannes aux costumes de

velours et de soie, continuent de parler et d'apprendre à leurs enfants la vieille langue bretonne. Mais tout le monde parle le français, et parfois le français le plus pur, comme l'ont prouvé Lesage, Chateaubriand et Renan.

Les Bretons sont tournés vers la mer. Ils passent toute leur vie sur leurs barques de pêche. Dans l'intérieur du pays, les paysans cultivent de petits champs bordés de pierres. Dans les cimetières, il y a des tombes vides. On peut lire : mort en mer, disparu, naufragé. Mais si la Bretagne est tournée vers la mer, les Bretons, eux, sont tournés vers la France. Surtout lorsque la France est en danger. Comme l'a dit Michelet, aux heures de péril il s'est toujours trouvé des poitrines bretonnes pour résister au fer de l'étranger.

Jamais les Allemands n'étaient venus jusqu'en Bretagne. Les Bretons n'en avaient jamais vus. Mais en 1914 les Bretons quittèrent leurs barques de pêche pour les bateaux de guerre, et les paysans montèrent dans les trains pour aller vers l'Est, vers les Allemands. 250 000 Bretons tombèrent ainsi pour la France, aucune province française n'avait payé un plus lourd impôt du sang. Et près de la petite ville d'Auray, le monument aux morts bretons est un lieu de pèlerinage. Chaque année, toute la Bretagne s'y réunit pour prier et se souvenir.

C'était là le seul signe qui rappelât les Allemands : le symbole de la victoire remportée sur eux en 1918. Depuis, les Allemands sont arrivés en Bretagne. Pour la première fois. On ne les y avait jamais vus.

Juin 1940 : l'ennemi, qui a franchi la Seine, descend vers l'Ouest, vers la Bretagne. Le gouvernement de Bordeaux demande l'armistice. Après une courte torpeur, succédant au choc le plus cruel qu'une nation puisse subir, la France pense qu'en dépit de tout, la guerre continue pour elle puisqu'elle continue pour ses alliés. Favorisés par la situation géographique de leur pays, les Bretons sont les premiers à montrer leur réaction. Des côtes de Bretagne se détachent des flottilles de barques de pêche, aux voiles multicolores, qui amènent en Angleterre des hommes et aussi de tout jeunes garçons qui ne veulent pas déposer les armes, qui préféreraient mourir plutôt que d'accepter la défaite. Il est au large de la Bretagne une petite île que les Allemands se proposent d'occuper : le maire rassemble tous les hommes sur la place de l'église et leur annonce la mauvaise nouvelle. Les hommes écoutent. Puis, sans un mot, ils descendent tous vers le port et s'embarquent pour l'Angleterre. Une heure plus tard, leur flottille a disparu à l'horizon. Il ne reste plus dans l'île que le maire, le curé et les femmes.

Depuis un an la Bretagne résiste. Dès que les Bretons ont vu les Allemands ils les ont détestés. Aussitôt, ils ont manifesté, aussitôt ils ont montré leur fureur et leur fierté. La guerre continue en Bretagne, entre les Allemands qui sont armés et les Bretons qui sont désarmés. C'est une lutte de jour et de nuit. Le jour on manifeste, on crie : « Vive l'Angleterre, » quand les avions viennent bombarder le port de Brest ou de Lorient. On crie : « Vive l'Angleterre » lorsqu'une bombe détruit l'hôtel « Continental » à Brest où logeaient 400 officiers allemands. Les ouvriers de l'arsenal de Brest refusent de travailler pour les Allemands et quittent l'atelier en chantant « la Marseillaise ». La nuit, des soldats allemands sont attaqués, jetés dans la mer et on ne les revoit plus. Les fils téléphoniques sont coupés.

Dès les premiers jours de l'occupation allemande, les évêques bretons, du haut de la chaire de leur cathédrale font savoir aux soldats d'Hitler que la Bretagne les considère et les considérera jusqu'à la victoire comme ce qu'ils seront toujours : des ennemis avec qui on ne transige pas. Les mois passent. Tout le clergé breton forme l'un des éléments les plus solides de la résistance à l'oppression et à la collaboration.

Les Allemands réagissent avec brutalité. Sur les murs des villes bretonnes il y a des affiches où on lit :

« Robert-Louis Tonnaix, 26 ans, a été fusillé. Il est mort en criant : "Vive la France !" »

« François Quemeneu, 22 ans, a été fusillé.

« Ange Dubreuil a été fusillé.

« A Concarneau, un pêcheur père de 3 enfants, pour avoir désarmé un soldat allemand ivre, a été fusillé.

« A Lannion quatre jeunes gens ont été fusillés. »

La liste est longue. Elle s'allonge chaque jour. Plus elle s'allonge et plus les Bretons résistent.

Français, vous venez de voir que la Bretagne, comme chacune de nos provinces, résiste à l'ennemi et ne vit que dans l'espérance de la Libération, en la préparant de toutes ses forces. Le hasard de la géographie fait que la Bretagne a pu garder plus de liens physiques avec les Alliés que la plupart de nos autres provinces. Mais le rôle que la Bretagne est ainsi appelée à jouer en ce moment, c'est le rôle même que toute la France sera appelée à jouer après la guerre, après la victoire. C'est la France libérée, la France grandie par sa souffrance qui sera le pont entre l'Angleterre et les États-

Unis d'une part et l'Europe continentale de l'autre. C'est par la France que passeront les grands courants de liberté et de justice. C'est à travers elle qu'ils se déverseront sur toutes les nations, aujourd'hui malheureuses, mais certaines de ne pas mourir, puisqu'elles gardent la certitude que leur cause triomphera.

Un jour viendra où le symbole des barques bretonnes amenant en Angleterre les messagers de la Résistance française s'élargira en un grand symbole historique : celui de la France, transmettant le message des hommes de bonne volonté, qui, par leurs souffrances et leur courage de toutes les heures, auront sauvé le patrimoine commun, la liberté du monde.

Jean MARIN et Jean OBERLE

Libre Armor

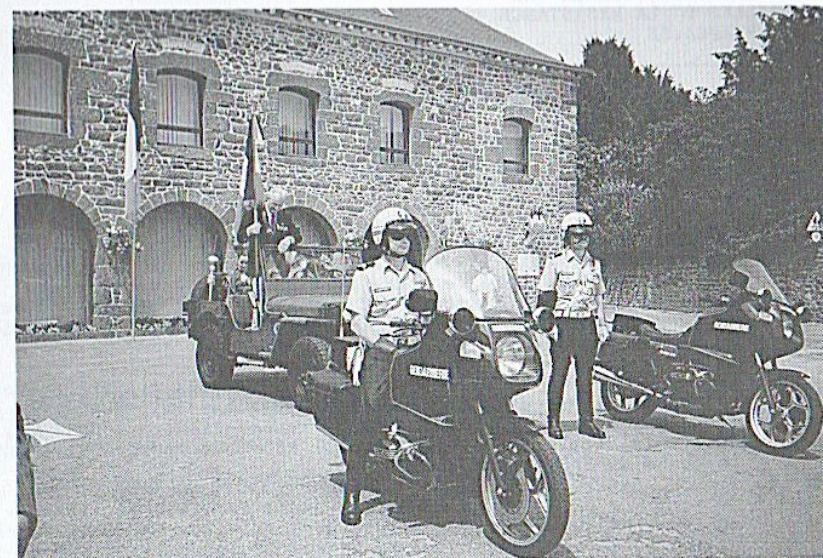
Breton malgré ta simplicité, ta rudesse,
Ton titre de Breton est titre de noblesse ;
Ta devise immortelle, en ton âme aguerrie
« Potius mori quam foedari »

En ton simple écusson, ton symbole est l'hermine
Qui, sous les crocs pointus, se fait broyer l'échine,
Plutôt que dans la mare polluée de souillure
Maculer à jamais, une blanche fourrure.

Et cette fois, pourtant, tu traversas la mare,
Car de l'autre côté, t'attendait la bagarre,
Mais loin de te salir, tu sauvas ton honneur,
Laissant auprès des tiens, un peu de ta grandeur.

Collaborer, pour toi, eût été la souillure,
Du symbole sacré, tu serais la parjure,
Mais tu ne plias point à l'offre du Teuton,
Et point ne maculas ton âme de Breton.

LE BEHEREC



16 juin 1990 : départ d'un flambeau porté par un jeune, lauréat du Concours de la Résistance, en route vers Rennes pour la manifestation régionale du 18 juin.

"L'opération FLAMBEAUX" avait pour fin-
par la présence à Paris le 18 Juin 1990 de flammes allumées
dans tous les hauts-lieux et lieux de mémoire de la Résistance
que compte l'ensemble de notre territoire - d'associer la
France entière à l'hommage rendu au Général DE GAULLE à l'occasion
de la commémoration du centenaire de sa naissance et de celle
du cinquantenaire de l'Appel du 18 Juin.

Trois cents de ces flammes étaient présentes
à l'heure dite sous l'Arc-de-Triomphe, entourant, au moment de
son dévoilage, la plaque de bronze reproduisant l'Appel, et,
désormais, scellée dans le sol de l'enceinte sacrée qui entoure
la tombe du Soldat Inconnu.

Ces flammes étaient là également lorsque
au cours de la magnifique soirée organisée par la ville de Paris,
Compagnon de la Libération, la barge qui les portait a remonté
lentement la Seine au son du chant des Partisans.

"L'Opération FLAMBEAUX", tant par les cérémonies
auxquelles elle a donné lieu dans toutes les régions de la France
que par celles qui se sont déroulées à Paris, doit donc être
regardée comme une grande réussite.

A tous ceux, membres de nos deux Associations
ou d'Associations "soeurs" qui, malgré la fatigue et quelques
péripéties, ont, si nombreux, apporté leur concours, dévoué et
efficace, nous adressons nos chaleureux remerciements.

Ils ont pleinement rempli, en une circonstance
si chargée d'émotion, la mission qui est nôtre de maintenir et
de transmettre à ceux qui viennent après nous, le message que
symbolise la flamme de la Résistance qu'a allumée à Londres, le
18 Juin 1940, le Chef de la France Libre.

PARIS, le 25 Juin 1990.


Jean-Jacques de BRESSON
Conseiller d'Etat (H)
Président National des Médailleurs de la
Résistance Française.

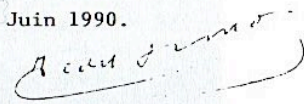

Jean SIMON
Général d'Armée
Président des Français Libres.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE (Y. Bourges)	7
INTRODUCTION (A. Lefort)	9
Le message de Noël du général de Gaulle	11
Trajet des Flambeaux Bretagne	14
ILLE-ET-VILAINE	17
CÔTES-D'ARMOR	49
FINISTÈRE	59
MORBIHAN	81
18 juin 1990 : L'opération « Flambeaux ». De Bretagne à Paris	109
Les Bretons de la France libre	113
La Bretagne, symbole de la Résistance française	121